L'umas

38

Don Juan de Marana

157

DON JUAN

DE

MARANA,

OU

LA CHUTE D'UN ANGE,

MYSTÈRE EN CINQ ACTES,

PAR ALEXANDRE DUMAS,

MUSIQUE DE M. PICCINI;

DÉCORS DE MM. CICÉRI, NOLAU, DEVOIR ET POURCHET.

4243
B

BRUXELLES,

AUG. JOUHAUD, IMPRIMEUR-EDITEUR,

PASSAGE DE LA COMÉDIE, 3.

1836.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DON JUAN.	MM.	BOCAGE.
DON JOSÈS.		DELAFOSSE.
DOM MORTÈS.		HÉRÊT.
DON CHRISTOVAL.		ÉMILE.
DON MANOEL.		CHARLES C.
DON SANDOVAL.		CHILLY.
DON PÈDRE.		TOURNAN.
DON HENRIQUEZ.		ALBERT.
DON FADRIQUE.		ALFRED.
DON SANGHÈS.		AUGUSTE.
LE MAUVAIS ANGE.		MÉLINGUE.
LE COMTE DE MARANA.		DUROCHER.
LE SÉNÉCHAL.		VISSOT.
GOMÈS.		MARCHAND.
HUSSEIN.		EUGÈNE.
UN VALET.		ERNEST.
UN PAGE.		JULES.
L'ANGE DU JUGEMENT.		DUPUIS.
LE BON ANGE.	Mmes	IDA.
SOEUR MARTHE.		
TÉRÉSINA.		ADOLPHE.
INÈS.		MORALÈS.
VITTORIA.		GEORGES cad.
PAQUITA.		ASTRUC.
CAROLINA.		ISABELLE.
JUANA.		CORDIER.
SOEUR URSULE.		AIMÉ.
UN ANGE.		LEQUIEN.

DON JUAN DE MARANA.

PREMIER TABLEAU.

Au lever du rideau, le théâtre est dans l'obscurité : aucun acteur n'est en scène, excepté le bon et le mauvais Ange de la famille de Marana, placés sur un piédestal, à la droite des spectateurs. Le mauvais Ange est renversé sur le dos, dans l'attitude d'un vaincu, le bon Ange est debout, près de lui, le glaive à la main, et un pied sur sa poitrine. Ils doivent avoir l'apparence d'un groupe de bois sculpté et peint.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAUVAIS ANGE, LE BON ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

O toi que le Seigneur a commis à ma garde,
Baisse un instant les yeux, archange, et me regarde!..
Depuis que mon orgueil, contre Dieu, vainement
Entreprit de lutter et que, pour châtiment,
Me suivant au plus bas de ma chute profonde,
Tu posas sur mon sein ton pied lourd comme un [monde,
Tant de jours ont pour moi renouvelé leur cours,
Tant de nuits ont passé, plus longues que les jours;
Et les heures des nuits et des jours avec elles
Ont mené lentement tant de douleurs mortelles,
Que je crois que du Dieu que j'avais offensé
Le courroux, à la fin, se doit être lassé.
Puisqu'il souffre aujourd'hui que ma bouche de pierre
Se ranime à la plainte et s'ouvre à la prière!..
Donc je te prie, au nom miséricordieux
Du Seigneur, je te prie, archange radieux,

Je te prie, au doux nom de la vierge Marie,
Au saint nom de Jésus, archange, je te prie
De soulever ton pied de mon sein condamné,
Car c'est trop de douleurs, même pour un damné !..

LE BON ANGE.

C'est une volonté plus forte que la nôtre
Qui, dans les jours passés, nous lia l'un à l'autre,
Et nous en subirons les ordres absolus
Jusqu'à ce que pour nous les jours soient révolus.
Or, je ne sais quel tems doit durer ton martyre,
Mais voilà ce que Dieu me permet de te dire :
Sur ce marbre, celui dont la main t'enchaîna
Est le comte don Juan, seigneur de Marana,
Tige des Marana, dont l'illustre famille
Fut, depuis trois cents ans, l'honneur de la Castille.
Or, lorsque son esprit eut quitté ce bas lieu,
Saint Pierre le reçut et le mena vers Dieu
Qui, lui tendant les bras, lui dit : « comme un ar-
[change,
» Vous avez, ô don Juan, vaincu le mauvais ange ;
» Vous pouvez de son sort disposer aujourd'hui,
» Dites ce qu'il vous plaît qu'il advienne de lui. »
A cette grande voix, le pieux solitaire
Tomba les deux genoux et le visage en terre,
Puis, ayant adoré l'Eternel répondit :
« Seigneur, Seigneur, Seigneur, faites que le maudit
» Ne puisse plus tenter, de sa parole immonde,
» Ni mon fils, ni les fils qu'il doit laisser au monde.
» Car je sais trop, Seigneur, lorsqu'il vous vient
[tenter,
» Combien le cœur de l'homme est faible à résister ;
» Et je voudrais sauver à ma race future
» Les éternels combats de l'humaine nature,
» Jusqu'à ce que, parmi ces fils d'avance élus,
» Il en naisse un, enfin, d'esprits si dissolus,

» Que sans être poussé par Satan vers l'abîme,
» De son libre penchant, il commette un grand crime.
» Or (ajouta don Juan), Seigneur, pour que cela
» S'accomplisse, ordonnez que l'ange que voilà
» (Et c'est moi qu'il montrait) descende sur la terre
» Avec la mission d'accomplir ce mystère. »
Dieu dit : « Il sera fait comme vous le voulez. »
Et, se tournant vers moi, Dieu dit encore : «Allez. »
Alors je descendis de la voûte éternelle,
Et depuis ce moment, celeste sentinelle,
J'ai sur toi, nuit et jour, veillé silencieux,
Immobile, debout, et sans fermer les yeux.
Ainsi, pour que ma main abandonne son glaive,
Pour que mon pied vengeur de ton sein se soulève,
Il faut, qu'obéissant au décret éternel,
Un des fils de don Juan devienne criminel.
Maudit ! sois donc encor patient au supplice,
Jusqu'à ce que l'arrêt prononcé s'accomplisse.

LE MAUVAIS ANGE, *riant.*

Ah ! merci : maintenant, lâche esclave de Dieu,
Fais jaillir les éclairs de ton glaive de feu,
Charge d'un nouveau poids ma poitrine épuisée,
Jusqu'à ce que ton pied sente qu'elle est brisée.
Poursuis ta mission, bourreau de Jehova !
Et tant que le Seigneur te dira d'aller, va !
La vengeance pour lui n'aura plus de longs charmes,
Et mon œil a saigné ses plus sanglantes larmes.
Ah ! ce fut un don Juan, seigneur de Marana,
Dont la main sur ce marbre, as-tu dit, m'enchaîna :
Eh bien ! il a céans un fils qui, je l'espère,
Est né pour delier ce que lia son père ;
Ou je me trompe fort, ou bien, par lui, la loi
S'accomplira.

LE BON ANGE.

Silence !

LE MAUVAIS ANGE.

A moi don Juan !... à moi !...

SCENE II.

La porte du fond s'ouvre : on aperçoit une salle à manger toute resplendissante de lumière ; de jeunes cavaliers et de jeunes femmes se levent de table ; deux nègres vêtus en pages entrent portent des flambeaux ; la scène s'éclaire.

DON JUAN, DON CHRISTOVAL, DON MANOEL, CAROLINA, JUANA, VITTORIA.

DON JUAN, *à Christoval, qui reste en arrière un verre à la main.*

Allons, Christoval, assez de xérès et de porto comme cela ! c'est boire en muletier et non en gentilhomme. Au salon, pour les glaces et les sorbets ! (*Tendant les bras.*) A moi, Carolina !

CAROLINA, *passant son bras autour du cou de don Juan.*

Me voilà, monseigneur !..

CHRISTOVAL, *vidant son verre.*

Alors décidément, don Juan, tu me l'enlèves?

CAROLINA.

Il ne m'enlève pas, je te quitte.

CHRISTOVAL.

Et pourquoi me quittes-tu, infidèle ?

CAROLINA.

Parce que depuis trois jours que nous nous connaissons, il y en a deux que je ne t'aime plus, et un que je te déteste.

MONOEL.

Plains-toi encore de la fausseté des, femmes Christoval !

CHRISTOVAL.

Cela tombe admirablement, car pendant le dîner je me suis fiancé à la Juana.

MANOEL.

M'aurais-tu fait cette infidélité, païenne?..

JUANA.

Au contraire, j'agis par pure charité chrétienne : ce pauvre Christoval est si triste d'avoir perdu Carolina, qu'il mourrait de chagrin s'il ne trouvait à la minute quelqu'un qui le consolât.

MANOEL.

Très-bien! alors, à moi la Vittoria.

VITTORIA, *adossée au piédestal, et repoussant Manoel.*

Non pas, monseigneur! je suis à don Juan et point à d'autres.

DON JUAN, *se levant et allant à Vittoria.*

Oh! sur mon honneur, voilà un trait merveilleux et qui demande récompense.

(Il porte la main à sa chaîne d'or.)

VITTORIA, *l'arrêtant.*

Si tu as quelque chose à me donner, monseigneur, donne-moi ton poignard.

DON JUAN.

Qu'en veux-tu faire?

VITTORIA.

Que t'importe?

DON JUAN.

Prends, ma jalouse.

(Vittoria prend le poignard à la ceinture de don Juan et le passe à la sienne.)

CAROLINA.

Si tu fais de tels cadeaux à la femme que tu n'aimes plus, que donneras-tu à celle que tu commences à aimer?

DON JUAN.

Je lui donnerai (*se couchant à ses pieds.*) une fois ce qu'elle me montrera du doigt, deux fois ce qu'elle me demandera des yeux, et trois fois ce qu'elle exigera des lèvres.

CAROLINA.

Tu es magnifique, seigneur don Juan, mais je serai encore plus généreuse que toi.... (*L'embrassant au front.*) Je ne veux pas que tu me donnes, je veux que tu me rendes.

DON JUAN.

Si j'étais roi, voila un baiser qui me coûterait une province.

CAROLINA.

Mais comme tu n'es que comte, je me contenterai d'un château. Combien en as-tu?

DON MANOEL.

Il n'en sait pas le nombre.

DON JUAN.

Oui, seulement ils sont à moi comme les Espagnes sont à l'infant.

CAROLINA.

C'est égal, je te prête dessus ce que tu voudras. (*Lui effeuillant son bouquet de roses sur la tête.*) L'infant deviendra roi

DON JUAN, *l'embrassant.*

C'est chose dite, j'emprunte.

CRISTOVAL.

Tu oublies que la moitié des biens que tu engages appartient à don Josès.

DON JUAN, *négligemment.*

Qu'est-ce que don Josès?

DON MANOEL.

Mais ton frère aîné, ce me semble.

DON JUAN.

Eh bien! si j'ai un conseil d'ami à lui donner, à ce frère, c'est de trouver un juif qui lui achète son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; le juif sera volé.

JUANA.

Mais il est donc décidé à vivre toujours, le vieux comte?

DON JUAN

Tiens, ne m'en parle pas, Juana; tu as peut-être entendu conter qu'il y a un Père Éternel au ciel?

JUANA.

Je crois qu'on m'a dit quelque chose comme cela quand j'étais enfant.

DON JUAN.

Eh bien! je crois, Dieu me pardonne! qu'il est descendu sur la terre.

UN DOMESTIQUE, *levant la portière de la chambre à gauche du spectateur.*

Monseigneur don Juan, votre père se meurt.

Silence d'un instant.

DON JUAN, *se soulevant.*

Et il m'envoie chercher?

LE DOMESTIQUE, *traversant la scène.*

Non, il a entendu vos éclats de rire, et il ne veut pas vous attrister! il envoie chercher son confesseur dom Mortès.

(Le domestique sort.)

CHRISTOVAL, *se levant.*

Adieu, don Juan, nous ignorions la maladie du vieux comte, et nous demandons pardon à Dieu d'avoir blasphémé dans une maison qui appartenait à la mort.

JUANA.

Adieu, don Juan, tu es un impie, et tu perdrais l'ame d'une sainte en soufflant dessus.

CAROLINA.

Adieu don Juan, j'espère que Dieu me pardonnera dans l'autre monde de t'avoir aimé un instant dans celui-ci.

DON JUAN.

Surtout, si nous faisons pénitence ensemble, prenons jour.

CAROLINA.

Jamais !

DON JUAN.

Alors, je t'attendrai demain de huit à neuf heures du matin, à la petite du parc.

CAROLINA, *souriant.*

J'y serai.

DON JUAN.

Et toi, Vittoria, tu ne me dis rien ?

VITTORIA.

Sifait, je te dis que tel que tu es, don Juan, maudit et damné d'avance je t'aime ; , et je te dis encore que si Carolina vient au rendez-vous que tu lui donnes, foi d'Espagnole, je la tuerai.

DON JUAN.

Adieu, ma charmante. *A ses pages* Éclairez !

SCENE III.

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN.

Adieu, jeunes fous et belles courtisanes, qui jouez comme des enfans avec des baisers et des poignards, sans savoir ce qu'on en peut faire ; partez avec vos flambeaux, vos rires et votre bruit, et laissez-moi seul dans l'obscurité : mes

pensées ont besoin de silence et de ténèbres. Puissent cette nuit mes richesses, mes châteaux et mes titres, ne pas s'évanouir comme vous !.. Mon père ne me demande pas, je m'en doutais ; il demande dom Mortès, je m'en doutais encore. Il faut que ce prêtre passe par ici pour arriver à la chambre de mon père, je lui parlerai le premier. Allons, don Juan, il ne s'agit plus ici de séduire une jolie femme ou de combattre un brave cavalier ; plus de paroles dorées, plus de bottes secrètes ; tu as affaire à un prêtre, parle-lui la sainte langue de l'Église !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOM MORTÈS.

DON JUAN.

Vous êtes un digne serviteur de Dieu, mon père, toujours prompt à la prière et à la consolation.

DOM MORTÈS.

C'est mon devoir, monseigneur.

DON JUAN.

Aussi, n'avons-nous pas douté quand nous vous avons fait demander...

DOM MORTÈS.

Pardon, mais je croyais que le comte seul avait besoin...

DON JUAN.

Tous deux, mon père, tous deux : la parole divine est peut-être plus nécessaire encore à ceux qui doivent vivre qu'à celui qui va mourir. N'avez-vous pas quelques minutes à me consacrer, mon père ?

DOM MORTÈS.

Des heures et des jours quand vous en aurez besoin ; mais ne craignez-vous pas que les instans ne soient comptés à celui qui m'attend ?

DON JUAN.

C'est justement de lui que nous allons parler, et ce que je vais vous dire lui épargnera la moitié de sa confession.

DOM MORTÈS.

Dites, monseigneur.

DON JUAN.

Vous avez connu mon noble père dans sa jeunesse?

DOM MORTÈS

J'ai eu l'honneur d'étudier avec lui à l'université de Salamanque; mais depuis, nous nous sommes perdus, l'un dans le monde, l'autre dans la solitude; lui, est devenu un grand capitaine de guerre, et moi, je suis resté un pauvre serviteur de Dieu.

DON JUAN.

Vous savez qu'il était d'un caractère...

DOM MORTÈS.

Plein de grandeur et de seigneurie.

DON JUAN.

Mais en même tems fougueux et parsionné.

DOM MORTÈS.

Cela lui a fait faire de grandes armes en Italie, monseigneur.

DON JUAN.

Et de grands péchés en Espagne, mon père.

DOM MORTÈS.

Il a toujours obéi aux ordres de son roi, comme doit le faire un bon Castillan.

DON JUAN.

Certes; mais il n'a pas toujours suivi les commandemens de Dieu, comme aurait dû le faire un bon catholique.

DOM MORTÈS.

Tout peut être pardonné à qui se repent à l'heure de la mort.

DON JUAN.

Voilà pourquoi il faut que mon père se repente.

DOM MORTÈS.

Je ferai tout pour l'amener là.

DON JUAN.

Il y a un péché qui doit lourdement charger sa conscience.

DOM MORTÈS.

Lequel ?

DON JUAN.

Vous savez qu'avant d'épouser ma mère, il avait eu de... je ne sais quelle esclave mauresque, gitane ou bohémienne, qu'il avait ramenée d'Afrique, un fils qu'ils a traité comme mon frère, et à qui il a permis de s'appeler don Josès, comme je m'appelle don Juan ?

DOM MORTÈS

Je le sais.

DON JUAN.

Eh bien ! mon père, voilà ce dont il est urgent qu'il se repente pour le salut de son ame ; et il se repentira certainement, si un saint homme comme vous lui reproche sa faiblesse pour cet enfant, s'il lui défend de le voir avant sa mort, et s'il lui présente ce sacrifice comme une expiation de sa faute.

DON MORTÈS.

Mais ce jeune homme est votre frère devant Dieu.

DON JUAN.

C'est justement cela, mon père... qu'il reste mon frère devant Dieu, mais qu'il ne le devienne pas devant les hommes.

DON MORTÈS.

Eh ! pourquoi?

DON JUAN.

Parce que, comme un païen et un hérétique qu'il est, il dissiperait les richesses des Marana en des jeux de cartes et de dés, au lieu d'en doter de saints convens, comme je le ferais, moi... En orgies avec de jeunes étudians, au lieu de donner une châsse d'argent à Saint-Jacques-de-Compostelle, et une chape d'or à Notre-Dame-del-Pilar, comme je le ferais, moi. Enfin, en débauches avec de belles courtisanes du démon, au lieu de récompenser largement les saints hommes qui se dévouent au salut et à la consolation des mourans, comme je le ferais encore, moi... Comprenez-vous, mon père ?..

DOM MORTÈS.

Oui monseigneur... Cependant, je crois que si don Josès était à votre place...

DON JUAN.

Mais il n'y est pas... et savez-vous où il est ? à Séville, en Andalousie, dans la ville des amours, des sérénades et des fleurs ; tandis que son père bien-aimé vous envoie chercher pour se préparer à la mort... Et que fait-il à Séville ?... il chante des chants mauresques sur une guitare grenadine, aux pieds de je ne sais quelle Térésina, qu'il séduit en lui faisant croire qu'elle sera sa femme, et cela au lieu d'accourir ici pour pleurer et prier avec moi au chevet du lit mortuaire... Et voilà ce qu'il faut que mon père sache de votre bouche ; car si, au moment de mourir... la faiblesse humaine est si grande à l'heure suprême !.. il allait, ce qui est possible, légitimer ce bâtard... Il ne faut pour cela qu'un

parchemin, dix lignes, une signature, et le sceau des Marana près de cette signature... et alors ce ne serait plus moi, ce serait l'autre qui deviendrait comte de Marana, grand d'Espagne de première classe, et maître de vassaux assez nombreux pour faire à son propre compte la guerre au roi de France !.. car il est mon aîné ; tandis qu'à moi, à moi, qui suis resté près de mon père pour l'entourer de soins pieux, à moi le fils légitime, à moi le véritable héritier des don Juan, que resterait-il ?..

DOM MORTÈS.

Rassurez-vous, monseigneur, car je sais dans ce cas quelles seraient les intentions de votre frère.

DON JUAN.

Il vous les a dites... oui, il a fait le grand, le généreux, le magnanime... il est vrai que cela ne lui a coûté que des paroles. Il vous a dit, n'est-ce pas, qu'il me laisserait la seigneurie d'Olmédo ou d'Aranda, qui rapportent ensemble cinq cents réaux et vingt-cinq maravédis de rente? puis encore peut-être qu'il consentirait à ce que l'on continuât de m'appeler Don ?... c'est-à-dire qu'il me fait l'aumône d'un morceau de pain et d'une épée... Oh ! le digne, le noble, l'excellent fils, qui dispose de la succession paternelle du vivant même de son père !... oh ! le digne, le noble, l'excellent frère, qui se fait une part de lion, qui étend l'ongle sur l'héritage des Marana, et qui dit : Ceci est à moi, don Josès ! cela est à toi, don Juan !.. J'aurai plus de piété que lui, moi ! j'attendrai que mon père soit mort, et puisse Dieu conserver ses jours !... pour désigner à mon frère l'héritage qui lui revient...

Rapportez-vous-en donc à moi pour le partage, et dites au comte que je suis son seul fils, que l'Église ne reconnait pas les enfans nés hors du mariage, surtout lorsqu'ils sont nés d'une païenne! Quel honneur pour un vieux chrétien comme mon père, dont les aïeux ont chassé les Maures de Grenade et les Indiens du Pérou, d'avoir un fils qui dit Allah au lieu de Dieu, et qui brûlera éternellement en enfer entre Boabdil et Guatimozin.

DOM MORTÈS.

J'espère que don Josès arrivera à tems pour que votre noble père règle de son vivant ses intérêts et les vôtres.

DON JUAN.

Oh! pour cela, vous vous trompez... non!.. il laisserait mourir son père dans la solitude et l'abandon, si je n'étais pas là, moi... Je lui ai écrit dix lettres.

DOM MORTÈS.

Eh bien! moi, monseigneur, je ne lui en ai écrit qu'une, mais je suis sûr du messager qui la porte.

DON JUAN, *furieux*.

Tu as écrit à don Josés, prêtre!.. et qui t'a permis de le faire?

DOM MORTÈS.

Celui qui en avait le droit... votre père.

DON JUAN.

Eh! que ne me disais-tu cela plus tôt, tu m'aurais épargné depuis une demi-heure cette comédie que je joue!.. Ah! nous voilà enfin tous deux face à face, nos masques à la main, et pouvant tout nous dire!.. Eh bien! donc, écoute, et retiens bien ce que tu vas entendre...

ne veux pas, entends-tu bien, prêtre, je ne
x pas que le vieillard reconnaisse don Josès
r mon frère... et cela, non pas parce qu'il
le fils d'une bohémienne, non pas parce qu il
un païen, non point parce qu'il déshonorerait
n nom dans l'autre monde, dont je m'inqui-
fort peu; mais parce que, dans celui-ci, il
prendrait mon titre de comte, dont j'ai be-
pour faire grande et noble figure par les
agnes... mes richesses, qu'il me faut pour
eter l'amour qu'on ne voudra pas me donner,
nes dix mille vassaux, qui me sont nécessai-
pour m'assurer l'impunité que la justice se
era peut-être de me vendre... Souviens-toi
je m'appelle don Juan, et qu'un de mon nom,
e n'est de ma race, est descendu vivant en
er, y a soupé avec un commandeur qu'il avait
après avoir déshonoré sa fille, que j'ai tou-
rs été jaloux de la réputation de cet homme,
me le roi Charles-Quint de celle du roi Fran-
Ier !.. et que je veux la surpasser, entends-
afin que le diable ne sache lui-même qui
'érer de don Juan Tenorio ou de don Juan
Marana... Maintenant, entre chez mon père
sors de cette maison, sois pour don Juan ou
ur don Josès, pour Dieu ou pour Satan, à ton
ix; mais n'oublie pas que je suis là, que je ne
ds pas une parole, pas un geste, pas un si-
..... et que, selon ce que tu feras, je fe-

DON MORTÈS, *entrant dans la chambre.*

ieu prenne pitié de vous, monseigneur !

DON JUAN.

riez pour vous-même, mon père.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE V.

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN.

Allons, la lutte est engagée... il faut la soutenir : le prix est magnifique, don Juan... Tu as enfin rencontré un adversaire digne de toi ; il est fâcheux que ce soit sous la robe d'un moine... car tu t'entends mieux à te servir de l'épée que du poignard. (*Soulevant la tapisserie.*) Ah ! le voilà qui s'approche du lit de mon père. Prêtre, fais ton office de prêtre et p s autre chose, je te le conseille.. Pourquoi t'éloignes-tu? que veux-tu faire de cette encre et de cette plume ?.. Ah ! tu tires un parchemin de ta poitrine, ne mets pas la plume aux mains de mon père, ou si tu le fais, tu vois bien que c'est toi qui cherches ta destinée, que c'est toi qui vas au-devant du malheur que j'ai voulu éviter... Ah ! ah ! voilà le vieillard qui ecrit... Suis des yeux chaque ligne qu'il trace... chaque ligne m'enlève un titre, un trésor, un château, n'est-ce pas ? Une seconde encore, et il ne me restera rien... Il va signer... il... Prêtre maudit !.. (*Il s'élance dans la chambre. La musique indique la situation, elle est interrompue par un cri. au même instant le Bon Ange s'envole, laissant tomber son épée et cachant sa tête dans ses deux mains, tandis que le Mauvais Ange s'enfonce dans la terre, en riant; lorsque tous deux sont disparus, don Juan reparaît, pâle, soulevant la tapisserie d'une main et tenant le parchemin de l'autre.*) Il était tems ! la signature manque seule, car ils avaient eu la précaution d'appliquer le sceau d'avance. Personne n'a vu entrer le vieillard. (*Allant à une fenêtre qui domine un précipice*) Personne ne l'a vu sortir, mon

père s'est évanoui... et quand il reviendra à lui, il prendra tout cela pour quelque songe de la fièvre... pour quelque vision infernale!. Allons. (*Mettant le parchemin dans sa poitrine.*) Je suis toujours don Juan, seigneur de Marana, fils aîné du comte! (*Il cherche à s'appuyer contre le piédestal, et s'aperçoit que le groupe du Bon et du Mauvais Ange n'est plus là.*) Ah... disparu! Cette vieille tradition de la famille serait-elle vraie? Le mauvais ange des Marana devait reprendre, disait-on, sa liberté, lorsqu'un crime serait commis par un Marana. Eh bien! le crime est commis, le mauvais ange est libre. (*Croisant les bras et regardant.*) Après!

LE COMTE, *appelant dans la chambre à côté.*

Don Juan!..

DON JUAN.

J'attendais une réponse du ciel et la voilà qui me vient de la tombe: c'est la voix de mon père. Pourquoi cette voix me fait-elle tressaillir jusqu'au fond des entrailles? pourquoi me sens-je malgré moi tout prêt à lui obéir? ah! ah! ah! c'est qu'on m'a dit quand j'etais enfant: Cet homme est ton père, et tu dois obéir à ton père. (*Il s'approche comme malgré lui.*) Préjugés de l'enfance, qui s'enracinent au cœur de l'homme!.. chaînes qui sortent de la bouche des nourrices, et qui garotent les générations aux générations, ceux qui s'élèvent à ceux qui tombent, la vie à la mort!.. Pourquoi le dernier cri du prêtre m'a-t-il moins ému que cette voix? Don Juan, don Juan! Poitrine de lion où bat un cœur de femme... obéis!

LE COMTE.

Don Juan!

DON JUAN, *soulevant la tapisserie.*

Me voila, mon père...

Au moment où il va entrer, on entend une voix du côté opposé : c'est celle de don Josès.

DON JOSÈS, *dans l'antichambre.*

Don Juan !

DON JUAN, *laissant retomber la portière.*

C'est la voix de mon frère, celle-là... Ah ! celle-là aussi m'a fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles, mais de haine et de jalousie !.. Elle vient bien pour combattre l'autre. Merci, Satan!

(Il revient tranquillement en scène.)

SCENE VI.

DON JOSÈS, DON JUAN.

DON JOSÈS, *s'élançant en scène.*

Don Juan ! don Juan ! est-il encore tems ? verrai-je encore mon père ?

DON JUAN, *mettant le doigt sur sa bouche.*

Silence, frère !.. il dort !..

DON JOSÈS, *se jetant au cou de Don Juan.*

Que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle, frère ! Comprends-tu ? si je n'avais pas reçu cette lettre du digne dom Mortès, mon père mourait sans que je le revisse ; il m'aurait appelé dans son agonie et je n'aurais pas été là pour lui répondre ! la terre aurait recouvert cette face vénérable sans que la dernière expression de ses traits soit restée éternellement en ma mémoire... Oh ! cela n'était pas possible ! Dieu n'a pas voulu que cela fût... Laisse-moi pleurer frère, car j'ai le cœur plein de sanglots et de larmes... Oh ! mon père, mon père, mon digne père !..

(Il pleure.)

DON JUAN, *lui jetant un bras autour du cou.*

Pauvre Josès! et tu as quitté ainsi Séville, tes amours enchantées, ta belle Térésina?

DON JOSÈS.

Tais-toi, don Juan, tais-toi, ne parle pas des amours du fils pendant l'agonie du père... Si j'ai quitté Térésina! oh! j'aurais quitté ma vie si j'avais cru que mon ame vînt plus vite! Est-ce que sa maladie est mortelle? est-ce qu'il souffre bien? a-t-il parlé de moi? s'est-il souvenu de Josès?...

LE COMTE, *appelant.*

Josès!

DON JOSÈS, *tressaillant.*

N'ai-je pas entendu mon nom? mon père ne m'a-t-il pas appelé?

DON JUAN.

Non, tu te trompes... c'est le vent du nord qui gémit dans les cyprès du parc, et, la nuit, souvent les arbres se plaignent comme des hommes.. Et tu disais que dona Térésina...

DON JOSÈS.

Oh! frère! elle est belle parmi les belles, comme mon père était bon entre tous... Qu'il eût aimé ma Térésina, mon pauvre père! si j'avais pu voir sa bouche se poser sur ses beaux cheveux blancs, comme ces roses des Pyrénées qui fleurissent dans la neige... Oh! j'aurais été heureux, trop heureux!..

DON JUAN.

Et tu l'as abandonnée à Séville... seule et si loin de toi?

DON JOSÈS.

Non, non!... elle m'a accompagné jusqu'en Castille, je l'ai laissée dans notre château de Villa-Mayor; je ne voulais pas la faire assister à la scène de deuil qui m'attendait ici...

LE COMTE.

Josès !

DON JOSÈS.

Oh ! cette fois... cette fois, frère !... ce n'est point une illusion, c'est une voix... une voix qui m'appelle... une voix mourante, il est vrai, mais une voix humaine...

DON JUAN.

Cette fois, comme l'autre, tu te trompes... oublieux, tu ne te rappelles donc pas combien de fois, enfans tous deux, nous avons écouté avec effroi le bruit du torrent qui roule au pied de ces murs, et dont l'eau parfois semblait se plaindre, comme une ame errante et qui demande des prières ?

DON JOSÈS.

C'est vrai, mais moi seul tremblais... tu n'avais pas peur, toi, et tandis que je tombais à genoux, moi, tu chantais quelque vieille ballade impie où l'ennemi du genre humain jouait le principal rôle.

DON JUAN.

Oui, et alors comme aujourd'hui, esprit dégagé des liens terrestres, tu oubliais les choses les plus nécessaires à la vie, comme de se reposer quand on est las, et de manger quand on a faim. Viens dans cette chambre, don Josès... assieds-toi devant une table, et je te servirai comme je dois le faire... mon aîné, mon seigneur, mon maître... Viens, tu boiras à la santé de ta belle Térésina.

DON JOSÈS.

Oui, tu as raison, j'aurais bien besoin de réparer mes forces ; il y a trois jours que je marche sans m'arrêter : il y a vingt-quatre heures que je

n'ai rien pris, mais si pendant ce tems mon père...

DON JUAN.

Je te dis qu'il dort, viens... viens.

LE COMTE, *d'une voix mourante.*

Don Josès !

DON JOSÈS.

Oh ! cette fois, je ne me trompe pas ; dis ce que tu voudras, frère, mais c'est sa voix.

DON JUAN, *le poussant.*

Eh bien ! va donc !... maintenant je te le permets !

DON JOSÈS, *se précipitant dans la chambre.*

Me voilà, père, me voilà !

SCÈNE VII.

DON JUAN *seul d'abord, puis* LE BON ANGE, *puis* LE MAUVAIS.

Oui, va, va, il a juste assez de vie encore pour que tu l'étouffes en l'embrassant. (*Écoutant.*) Plus rien, rien que les sanglots de mon frère, tout est fini ! (*Il tombe sur un fauteuil et s'essuie le front.*) Ah ! (*mettant la main sur sa poitrine*) qui est-ce qui me parle là ? qui me dit que j'ai mal fait ? quel est cet ennemi qui vit en moi pour me donner des conseils contre moi. (*On entend une musique douce et dans laquelle la harpe domine. Le bon Ange descend du ciel et se pose sur la fenêtre ouverte.*) La conscience, elle est comme don Josès, elle arrive trop tard. (*Le bon Ange remue les lèvres comme s'il parlait, Don Juan lui répondant.*) Il n'est jamais trop tard pour se repentir, et la mort du prêtre... (*Le bon Ange parle de nouveau.*) Une pénitence de toute la vie peut l'expier. (*Le bon Ange descend et s'approche silencieusement de don Juan.*) Et mon père qui m'appelait et que j'ai laissé mourir sans lui répondre !

(*Même jeu.*) Il est déjà au ciel, où il prie pour son fils, donc l'avenir m'appartient encore.

LE BON ANGE, *appuyé sur le dossier de son fauteuil.*

Oui, pour toi, si tu veux, commence un nouvel être,
Ton père, en expirant t'a fait souverain maître
De ses vassaux et de ses biens,
Tandis que don Josès, par un destin contraire,
Est pauvre... Allons, don Juan, tend les bras à ton [frère,
Et que tes trésors soient les siens.

LE MAUVAIS ANGE, *sortant de terre et s'appuyant sur le dossier du fauteuil, du côté opposé.*

Ton frère n'a pas droit, don Juan à ta fortune,
C'est un bâtard jaloux, dont la vue importune
Depuis long-tems lasse tes yeux.
Étranger, de quel droit viendrait-il au partage?
Garde à toi seul, don Juan, ton immense héritage.
Tu t'en feras des jours joyeux.

LE BON ANGE.

Du moins, pour rétablir entre vous l'équilibre,
Puisque tu l'as fait pauvre, il faut le faire libre;
Tu rempliras ainsi le désir paternel,
Et don Josès heureux, près de sa jeune femme,
Te dressera, don Juan, un autel dans son ame
Où brûlera l'encens de l'amour fraternel.

LE MAUVAIS ANGE.

Pourquoi donc d'un vassal appauvrir ton domaine?
Laisse aller don Josès où son destin le mène;
Ses fils de ta maison augmenteront l'honneur,
Et sa femme, à l'autel, devenant ta vassale,
Te devra le trésor de sa nuit virginale
Dont, libre, son époux t'enlève le bonheur.

LE BON ANGE.

Mais ce n'est qu'un enfant aux flammes ingénues;
Qui, le soir, va perdant son regard dans les nues,
Demandant au flot qui bruit

Pourquoi son jeune sein s'enfle comme son onde,
Et quel est le secret des voluptés du monde
Dont elle rêve chaque nuit.

LE MAUVAIS ANGE.

Don Juan, c'est un trésor ! crois-moi, l'Andalousie
Exprès pour tes plaisirs semble l'avoir choisie :
Avec un teint blanc et vermeil,
Avec de longs baisers, brûlans comme une flamme,
Et des regards ardens qui pénètrent dans l'ame
Comme deux rayons du soleil.

LE BON ANGE, *s'éloignant.*

Adieu ! pauvre insensé qu'entraîne un mauvais songe,
De cette vie un jour tu sauras le mensonge,
Et tu me chercheras d'un douloureux regard ;
Et tu m'appelleras comme un vaincu sans armes,
Avec des sanglots et des larmes ;
Mais peut-être que Dieu répondra : « C'est trop
(Il disparaît.) [tard !...»

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant lentement en terre.*

Adieu ! noble don Juan, le monde est ta conquête,
Au-dessus de ses fils tu peux lever la tête,
Car tu n'as plus de maître, et toi seul es ton roi ;
Et si ton cœur, lassé de voluptés paisibles,
Rêve des plaisirs impossibles,
Appelle-moi, don Juan, je monterai vers toi.
(Il disparaît.)

SCENE VIII.

DON JUAN, *puis* HUSSEIN, *page.*

DON JUAN, *se levant.*

Holà, mon page.

HUSSEIN, *entrant.*

Que plaît-il à votre seigneurie ?

DON JUAN.

Dis à un écuyer et à douze hommes d'armes de venir me rejoindre à la maison du parc, où j'ai

ce matin un rendez-vous avec Carolina. Ce soir, nous partons pour Villa-Mayor.

HUSSEIN.

Préviendrai-je don Josès, le frère de votre seigneurie?

DON JUAN.

Retiens bien ceci, Hussein, afin de ne plus tomber dans la même faute : je suis le fils unique du comte, le seul héritier de sa famille, et quiconque dira qu'il est mon frère en a menti.

(Hussein s'incline, don Juan sort par la porte opposée à celle où est son père.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Une chambre du château de Villa-Mayor.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉSINA, PAQUITA, *lisant toutes les deux.*

TÉRÉSINA.

Paquita!

PAQUITA.

Madame!

TÉRÉSINA.

Est-ce que le livre que tu lis t'amuse?

PAQUITA.

Prodigieusement. Est-ce que le livre que lit madame l'ennuie?

TÉRÉSINA.

A la mort!

PAQUITA.

De quoi traite-t-il!

TÉRÉSINA.

Des vertus de très-grande et très noble dame Pénélope, épouse de monseigneur Ulysse, roi d'Ithaque; et le tien?

PAQUITA.

Des amours de la princesse Boudour avec les fils du roi de Serendib.

TÉRÉSINA.

Avec le fils, tu veux dire ?

PAQUITA.

Avec les fils, je dis.

TÉRÉSINA.

Cela ne se peut pas.

PAQUITA.

Pardon, sénora, elle les a aimés chacun leur tour, le premier, un peu ; le second, beaucoup ; et le troisième, passionnément, la progression ordinaire. C'est toujours le dernier qu'on aime davantage.

TÉRÉSINA.

Vous êtes folle, Paquita.

Elle se remet à lire.

PAQUITA, *se levant et s'approchant de Térésina.*

Mais le plus joli de tout cela, madame, c'est qu'un jour, en se promenant au bort de la mer, elle trouva sur le rivage un vase de grès scellé avec du plomb, elle s'approcha de ce vase, et elle entendit une petite voix plaintive qui en sortait, elle le fit briser aussitôt, elle se trouva en face d'un beau génie qui lui dit de souhaiter trois choses, et qu'elles seraient accomplies. Quand nous nous promènerons au bord de la mer, il faudra bien regarder !

TÉRÉSINA.

Pourquoi ?

PAQUITA.

Parce que, comme la princesse Boudour, nous trouverons peut-être un génie.

TÉRÉSINA.

Et quels sont les trois souhaits que tu formeras?

PAQUITA.

Moi, je n'en formerai qu'un.

TÉRÉSINA.

Lequel?

PAQUITA.

Celui d'être à la place de madame.

TÉRÉSINA.

Et tu te trouverais heureuse?

PAQUITA.

Certes! car lorsqu'on est jeune et jolie, ce ne sont plus trois souhaits qu'on peut former, ce sont mille caprices qu'on peut avoir. Croyez-moi, senora, l'éventail d'une jolie femme est plus puissant que la baguette d'une fée.

TÉRÉSINA.

Et comment cela?

PAQUITA.

D'abord cela parle, un éventail.

TÉRÉSINA.

Quelle langue?

PAQUITA.

La plus jolie de toutes, la langue de l'amour. Écoutez : Vous êtes à la promenade, un jeune seigneur passe et vous salue; s'il ne vous convient pas, vous regardez dédaigneusement les dessins; il repasse et vous salue une seconde fois, vous retournez l'éventail de l'autre côté, et vous regardez dédaigneusement toujours; il n'y a pas même de mal que l'expression de dédain aille en s'augmentant, cela veut dire clairement : Passez au large, mon beau seigneur, car vous n'obtiendrez rien de nous. Au lieu de cela, le cavalier

qui passe vous plaît-il ? Oh ! alors, comme vous ne pouvez pas tout de suite lui rendre son salut, vous vous couvrez la figure ainsi, comme si vous ne vouliez pas le voir, et vous le regardez à travers les branches, cela signifie : Vous êtes assez de notre goût, mon gentilhomme, et si votre naissance et votre fortune répondent à votre tournure, on aura peut-être la faiblesse de vous aimer. Le gentilhomme comprend cela comme si une duègne venait le lui dire à l'oreille ; dix minutes après, il repasse et par hasard il trouve que la senora, en partant, a oublié son éventail sur sa chaise ; il s'approche de l'éventail, le prend, le porte à ses lèvres, et l'éventail lui dit : «Ma maîtresse ne vous voit pas avec indifférence; cachez-moi sous votre manteau, de peur qu'un jaloux ne me reconnaisse, et rapportez-moi chez elle, car elle serait désolée de me perdre. — Mais où cela et à quelle heure? dit le cavalier. — Cherchez bien, répond l'éventail, il doit y avoir, sur une de mes branches, un nom, une adresse, une heure, écrits au crayon ou gravé avec une aiguille; là, bien, vous y êtes. » Le cavalier s'en va, et à l'heure dite, vous entendez une sérénade sous votre balcon, c'est votre éventail qui revient et qui vous dit : « Ma belle maitresse, je suis aux mains d'un seigneur qui vous aime ; tirez vos rideaux de soie, ouvrez votre fenêtre grillée, et regardez à travers vos jalousies ; voyez comme il m'embrasse après chaque couplet ; c'est que vos jolies mains m'ont touché ; maintenant répétez la ritournelle de l'air que la musique vient d'exécuter : la la la la ; cela veut dire que vous nous avez entendus. Très-bien, ma belle maîtresse, ne vous ennuyez pas trop de nous, car bientôt nous viendrons vous

remercier. » En effet, dix minutes après, on entend des pas dans le corridor; c'est un page qui annonce le seigneur don Ramire Mendoce ou don Alphonse, c'est notre gentilhomme; il entre, vous examinez son costume pour voir s'il est riche et de bon goût; vous regardez son page pour voir s'il a une livrée; vous jetez un coup-d'œil sur sa litière, pour voir si elle a des armoiries; et s'il est beau, s'il est riche, s'il est noble, vous lui dites : Je veux trois choses, et il vous les donne !...

TERÉSINA.

Mais, sais-tu bien, Paquita, qu'une aventure à peu près pareille m'est arrivée aujourd'hui?

PAQUITA.

Vraiment?

TÉRESINA.

Oui, j'étais assise à la porte du parc qui donne sur la route de Santa-Crux, lorsque je vis passer un beau cavalier; ce devait être un grand seigneur, car il était suivi d'un écuyer et de plusieurs hommes d'armes; il me salua en passant, alors je me sentis tellement rougir, que je me cachai derrière mon éventail.

PAQUITA.

Bien!

TÉRÉSINA.

Sans doute, il crut que je le regardais, car à peine eut-il fait cent pas, qu'il jeta la bride aux mains de son écuyer, descendit de cheval et vint vers moi à pied. Tu comprends que je ne l'attendis pas, et même je rentrai si vite (*ayant l'air de chercher autour d'elle*) que...

PAQUITA.

Que...

TÉRÉSINA.

Mon Dieu! que je crois avoir oublié mon éventail sur le banc.

PAQUITA.

Très-bien! alors nous allons avoir la sérénade.

TÉRÉSINA.

Oui, mais mon adresse n'était pas dessus.

PAQUITA.

Cela devient embarrassant pour lui, vu qu'il n'y a que ce château à trois lieues à la ronde.

TÉRÉSINA.

Oh! j'espère bien que ce jeune seigneur n'y a pas même fait attention, car ce fut un oubli et pas autre chose ; demain, dès le matin, Paquita, tu iras le chercher à la petite porte du parc.

On entend la ritournelle d'une sérénade.

PAQUITA.

Tenez, ce n'est pas la peine, le voilà qui chante sous vos fenêtres.

TÉRÉSINA.

Oh ! mon Dieu !

PAQUITA.

Et bien! qu'y a-t-il là d'effrayant?

TÉRÉSINA.

Mais il faut faire cesser cette sérénade.

PAQUITA.

Comment cela, s'il vous plaît?

TÉRÉSINA.

Je ne sais... cherche un moyen.

PAQUITA.

Je ne sais pas, moi... cette musique est délicieuse.

TÉRÉSINA.

Oui, mais si don Josès savait...

PAQUITA.

Ah! voilà la grande affaire..... Il ne le saura pas.

Elle va à la fenêtre.

TÉRÉSINA.

Que fais-tu!

PAQUITA.

Je vais ouvrir.

TÉRÉSINA.

Je te le défends!

PAQUITA, *ouvrant.*

Ah! mon Dieu! vous avez parlé trop tard.

TÉRÉSINA.

Imprudente!...

PAQUITA.

Voulez-vous que je la referme?

TÉRÉSINA.

Oh! puisqu'elle est ouverte...

PAQUITA.

Vous avez raison.

TÉRESINA

Eh bien! que fais-tu donc?

PAQUITA.

Je regarde.

TÉRÉSINA.

Mais il va te voir, et croira que c'est moi.

PAQUITA.

Chut! (*Faisant signe à sa maîtresse.*) Venez tout doucement.

TÉRÉSINA, *à la fenêtre.*

Le voilà! c'est bien lui... je le reconnais à sa plume rouge.

PAQUITA.

Écoutez!..

DON JUAN, *chantant au bas de la fenêtre.*

En me promenant ce soir au rivage,
Où pendant une heure, à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage,
Vous veniez ensuite et vous l'avez trouvé.
Dites-moi comment finir cette affaire :
Les procès sont longs, les juges vendus ;
Je perdrai ma cause, et pourtant que faire ?
Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus.
Mais, dès qu'on s'entend, bientôt tout s'arrange,
Et souvent le mal nous conduit au bien.
De nos deux cœurs, entr'eux faisons échange,
Rendez-moi le vôtre et gardez le mien.

PAQUITA.

Il a fini.

TÉRÉSINA.

L'air était charmant.

PAQUITA.

Et les paroles, donc ?

TÉRÉSINA.

Je ne les ai pas entendues.

PAQUITA.

La ritournelle surtout est délicieuse. (*Chantant*) La, la, la, la, la...

TÉRESINA, *l'arrêtant.*

Paquita !

PAQUITA

Oh ! c'est vrai ; et moi qui ne pense pas...

TÉRÉSINA, *soupirant.*

Heureusement que nous sommes enfermées dans ce vieux château, et qu'il n'y a pas à craindre que ce cavalier y entre !

PAQUITA, *soupirant plus fort.*

Oui, très-heureusement !

TERÉSINA, *revenant à la rampe.*

Aussi, je suis tranquille.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PAQUITA, *à demi-voix.*

Écoutez!

TÉRÉSINA

Quoi?

PAQUITA.

On marche dans le corridor!..

TÉRÉSINA, *vivement.*

Fermez cette porte, Paquita.

Paquita ferme la porte.

PAQUITA, *écoutant.*

On s'arrête!

TÉRÉSINA, *écoutant.*

On frappe!

PAQUITA.

Il faut savoir qui cela est.

TÉRÉSINA.

Demande!

PAQUITA.

Qui frappe?

LE PAGE, *en dehors*

Un page du comte don Juan.

TÉRÉSINA.

Paquita!

PAQUITA.

Silence!.. Et que veut le comte don Juan?

LE PAGE.

Présenter ses hommages à la maîtresse de ce château.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse.*

Ses hommages... c'est bien respectueux.

TÉRÉSINA.

N'importe, je ne puis le recevoir.

LE PAGE

Eh bien?

PAQUITA.

Eh bien! mon beau page, il vous faut retourner vers votre maître, et lui dire qu'il est trop tard ce soir... que demain nous verrons.

TÉRÉSINA.

Que dis-tu donc?

PAQUITA.

Je répète vos paroles mot pour mot.

LE PAGE.

Mais comme mon maître part demain, il désirerait parler ce soir à la camérière.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse.*

A la camérière, je n'y vois pas d'inconvénient... d'ailleurs, il faut que je lui redemande votre éventail... vous ne pouvez le laisser entre les mains de ce jeune homme, ce serait lui donner des espérances.

TÉRÉSINA, *vivement.*

Tu as raison.

PAQUITA, *au page.*

Allez dire au comte don Juan que la camérière de dona Térésina consent à lui accorder l'entrevue qu'il sollicite.

TERÉSINA.

Paquita, je me retire dans ma chambre... Tu lui diras qu'il m'était impossible de le recevoir, que je suis fiancée à don Josês, et qu'il sait qu'en pareille circonstance, les jeunes filles espagnoles ne paraissent devant aucun autre cavalier que devant leur mari.

PAQUITA, *la poussant dans sa chambre.*

C'est bien, c'est bien, c'est bien!

En se retournant, elle aperçoit don Juan sur le seuil de la porte.

SCENE II.

DON JUAN, PAQUITA.

DON JUAN, *de la porte.*

Seule?

PAQUITA, *de l'autre porte.*

Seule.

DON JUAN, *s'approchant.*

Tant mieux!

PAQUITA, *s'approchant.*

Seigneur cavalier, ma maîtresse...

DON JUAN.

Écoute derrière quelque tapisserie, n'est-ce pas... Sois tranquille, je parlerai bas... Ton nom?

PAQUITA.

Paquita.

DON JUAN, *allant à elle et la regardant*

Eh bien! Paquita... si je connais bien mes Espagnes, tu es Andalouse... si je n'ai point oublié ma science des âges, tu as vingt-cinq ans... et si je sais toujours lire dans les yeux, tu as déjà trahi un mari, trompé deux amans, et perdu trois maitresses.

PAQUITA

Vous êtes sorcier, monseigneur.

DON JUAN.

Quant à moi, je suis le comte don Juan de Marana.

PAQUITA.

Noble?

DON JUAN.

Je t'ai dit mon titre.

PAQUITA.

Riche?

DON JUAN.

omme une mine d'or.

PAQUITA.

magnifique ?

DON JUAN

omme le roi.

PAQUITA.

ons croirai-je sur parole?

DON JUAN, *lui donnant sa bourse.*

on, sur actions.

PAQUITA.

e vous crois.

DON JUAN.

aintenant, parlons de ta maitresse.

PAQUITA.

lle a...

DON JUAN.

ix-sept ans, je le sais.

PAQUITA.

lle s'appelle...

DON JUAN.

ona Térésina, je le sais.

PAQUITA.

lle est fiancée...

DON JUAN.

don Josès, je le sais encore.

PAQUITA.

u'elle...

DON JUAN.

'aime pas.

PAQUITA.

u'elle aime.

DON JUAN, *lui passant sa chaîne au cou*

u plutôt qu'elle ?..

PAQUITA.

Croit aimer.

DON JUAN.

Ses défauts?

PAQUITA.

Je ne lui en connais aucun.

DON JUAN, *lui passant une bague au doigt*

Elle doit en avoir.

PAQUITA.

Elle est un peu curieuse, un peu coquette, un peu vaine.

DON JUAN.

J'ai deux chances de plus que le serpent... Eve n'était que curieuse.

PAQUITA.

Et elle n'avait pas de femme de chambre.

DON JUAN.

C'est juste, cela m'en fait au moins une de plus... Adieu... paquita.

PAQUITA.

Vous vous en allez?

DON JUAN

Je sais ce que je voulais savoir.

PAQUITA.

Reviendrez-vous?

DON JUAN.

Peut-être.

PAQUITA.

Au revoir monseigneur.

DON JUAN.

Ne me reconduit-tu pas?

PAQUITA, *prenant un flambeau.*

Oh! pardon.

SCENE III.

TÉRÉSINA, puis PAQUITA.

TERÉSINA, *entrant doucement.*

Il est parti.

PAQUITA, *jetant un cri dans le corridor.*

Ah!

TÉRÉSINA.

Qu'y a-t-il ?

PAQUITA, *entrant sans flambeau.*

Rien, j'ai laissé tomber mon flambeau.

TÉRÉSINA.

Eh bien! ce cavalier ?

PAQUITA.

C'est un noble seigneur.

TÉRÉSINA.

Ses manières ?

PAQUITA.

D'un prince... et avec cela...

TÉRÉSINA.

Quoi ?

PAQUITA

Timide !.... oh! mais timide comme un écolier...

TÉRÉSINA.

Vraiment?.. et t'a-t-il parlé de moi ?

PAQUITA.

De qui vouliez-vous qu'il me parlât?

TÉRÉSINA.

Que t'a-t-il dit ?

PAQUITA.

Que vous étiez belle comme une madone.

TÉRÉSINA.

Après...

PAQUITA.

Qu'il vous aimait comme un fou.

TÉRESINA.

C'est tout?

PVQUITA.

Et qu'il mourrait si vous ne lui ordonniez pas de vivre.

TÉRÉSINA.

Tu lui as dit que j'étais fiancée à don Josès?

PAQUITA.

Oh! mon Dieu! oui... Mais je m'en suis bien repentie, allez!...

TÉRÉSINA.

Pourquoi?

PAQUITA.

Parce que cela a paru lui faire une peine!...

TARÉSINA.

C'est bien... Aidez-moi à me déshabiller, Paquita.

PAQUITA, *portant la main sur sa maîtresse en s'arrêtant.*

Chut!...

TÉRÉSINA.

Quoi?

PAQUITA.

Des pas!...

TÉRÉSINA.

Où?

PAQUITA, *imdiquant le corridor.*

Là!

TÉRÉSINA, *écoutant.*

Ils s'approchent.

PAQUITA.

On dépose quelque chose à la porte.

TÉRÉSINA.

On s'éloigne.

PAQUITA.

Il faut voir ce que c'est?

TÉRÉSINA.

Attends encore. Pause.

PAQUITA.

Maintenant?

TÉRÉSINA.

Oui, je crois...

PAQUITA, *ouvrant la porte.*

Une cassette!

TÉRÉSINA.

Avec un papier?

PAQUITA, *lisant.*

« A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA, *prenant la cassette.*

C'est vrai.

PAQUITA.

Elle est pour vous!

TÉRÉSINA, *la lui rendant.*

Remets cette cassette où tu l'as prise.

PAQUITA.

Oh! mon Dieu!

TÉRÉSINA.

Quoi?...

PAQUITA.

Elle s'est ouverte tout seule... (*Tout en marchant vers la porte,*) Des perles, des diamans.

TÉRÉSINA.

Attends, que je voie.

PAQUITA.

Voyez...

TÉRÉSINA.

C'est un écrin royal.

PAQUITA.

« A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA.

Reporte-le!

PAQUITA.

Ce soir?

TÉRÉSINA.

A l'instant!

PAQUITA.

Mais je ne sais où est logé le comte, moi, et il me semble qu'il sera temps demain matin.

TERÉSINA.

Crois-tu?

PAQUITA.

Sans doute!.... En attendant nous allons les regarder, n'est-ce pas?

TÉRÉSINA.

Mais il verra qu'on y a touché.

PAQUITA.

N'importe, si on les lui rend, l'action n'en sera que plus méritoire.

TÉRÉSINA.

Quel magnifique collier!

Elle le pose sur la toilette.

PAQUITA.

Comme ces perles iraient à votre cou!

TÉRÉSINA.

Et ces bracelets! regarde.

PAQUITA.

C'est le fils de quelque empereur.

TÉRÉSINA.

Et ces pendans d'oreille, ce bandeau, cette ceinture!

PAQUITA.

Nous avons trouvé notre génie.

TÉRÉSINA, *soupirant.*

Malheureusement, nous ne pouvons pas accepter ce qu'il nous donne.

PAQUITA.

Pourquoi pas? ce bijoux sont offerts à la fian-

cée de don Josès et l'on accepte un cadeau de noces.

TÉRÉSINA.

Oui, mais tu sais que don Josès aime la vie retirée, et ce sont des bijoux à porter à la cour.

PAQUITA.

N'y allez pas, la reine en tomberait malade de jalousie, et l'infant en mourrait d'amour.

TÉRÉSINA.

Flatteuse !

PAQUITA.

La senora veut-elle que je lui essaie ces bijoux ?

TÉRÉSINA.

Non.

PAQUITA.

Madame veut-elle que je la déshabille ?

TÉRÉSINA.

Non.

PAQUITA.

Madame permet-elle que je les retire ?

TÉRÉSINA.

Oui.

PAQUITA *va jusqu'à porte et revient.*

A propos, ces bijoux...

TÉRÉSINA, *étendant la main sur eux.*

Tu les viendras chercher demain matin.

PAQUITA.

Comme madame voudra.

TÉRÉSINA.

Demain matin, entends-tu ? n'y manque pas.

PAQUITA, *de la porte.*

C'est chose dite.

Elle sort.

SCENE IV.

TÉRÉSINA, *seule.*

Je puis du moins les regarder cette nuit, les essayer même ; car je suis seule, et personne ne me peut voir : ce sera comme un songe doré dans ma vie, et une fois je me serai vue riche et parée à l'égal d'une reine ! (*Elle s'assied devant la toilette.*) Une fleur dans tes cheveux, me dit don Josès. (*Mettant le bandeau.*) Quelle différence ! Pendant qu'elle met les uns après les autres les différens bijoux que renferme l'écrin, le mauvais Ange passe la tête par un panneau, et lui parle à travers sa glace.

LE MAUVAIS ANGE.

Dans ce miroir, jeune fille,
Regarde ton œil qui brille
Plus radieux et plus pur
Que, dans une nuit sans voile,
Ne brille l'or d'une étoile
Au milieu d'un ciel d'azur.
Vois ta bouche parfumée
Que la pudeur tient fermée
Aux plus timides aveux ;
Vois tomber sur ton épaule,
Comme les ramaux d'un saule,
Le trésor de tes cheveux.
Vois cette taille légère,
Que l'on croirait étrangère
A la terre des vivans ;
C'est celle d'uné sylphide
Qui, sur son aile rapide,
S'amuse à passer les vents.
Lorsqu'on est aussi parfaite,
Jeune fille, on n'est pas faite
Pour aller mourir d'ennui

Dans quelque ville appauvrie,
Où de la coquetterie
Jamais le soleil n'a lui.
Il faut le luxe qu'étale
Une grande capitale,
Avec ses plaisirs, ses arts,
Ses palais pleins de lumière,
Ruisselant dans ses bazars.
Et Golconde tout entière,
Il faut des valets, des pages,
Des chevaux, des équipages
Que l'on change tour à tour,
Et des jours pleins de paresse
Qui mènent avec mollesse
A des nuits pleines d'amour!

(Le Mauvais Ange disparaît.)

TÉRÉSINA.

Oh! que c'est étrange! (*Se levant.*) Jamais je n'avais eu de pareilles pensées... c'est le feu de ces diamans qui m'éblouit... c'est ce bandeau qui brûle mon front; c'est ce collier qui embrase ma poitrine... Oh! l'air que je respire est de flamme... ma vue se trouble... j'étouffe. (*Retombant.*) Je me meurs, don Juan... don Juan!..

SCÈNE V.

TÉRÉSINA, DON JUAN.

DON JUAN, *entrant doucement et allant mettre un genou en terre près de Térésina.*

Me voilà.

TÉRÉSINA, *avec effroi.*

Grand dieu!

DON JUAN, *toujours un genou en terre.*

Vous êtes ma souveraine, et je suis votre esclave; vous m'avez appelé, je suis venu... Qu'avez-vous à m'ordonner?

TÉRÉSINA.

Oh ! rien. (*S'apercevant qu'elle est parée des bijoux de don Juan.*) Et ces bijoux ! oh ! n'allez pas croire que je voulais les garder... demain matin, Paquita devait vous les rendre, et puisque vous voilà.

DON JUAN.

Il est trop tard, Térésina, ces bijoux ont une vertu magique; vous les avez touchés, cela suffit, et s'ils ne vous appartiennent plus, vous leur appartenez encore, vous !...

TÉRÉSINA.

Vous les remporterez, n'est-ce pas? oh! je vous supplie...

DON JUAN.

Et quand je les aurai remportés, croyez-vous qu'ils seront moins dangereux absens que présens? Non, vous les chercherez des yeux; non, vous porterez la main à votre front et à votre cou, croyant les y trouver; non vous les reverrez dans tous vos rêves. Vous vous êtes assise sous l'arbre de l'orgueil, Térésina, vous vous êtes endormie sous son ombre : c'est celle du mancenillier.

TÉRÉSINA, *mettant ses mains sur ses oreilles.*

Taisez-vous, taisez-vous! vos paroles vibrent dans ma poitrine, comme si elles étaient celles du mauvais esprit...

DON JUAN, *jouant avec le collier et le faisant étinceler à ses yeux.*

Vous ne les avez portés qu'un instant; eh bien ! avouez, n'est-ce pas qu'ils ont bouleversé tout votre être? n'est-ce pas qu'ils vous ont, comme une parole magique, ouvert la porte de ces jardins enchantés, aux fleurs d'émeraude et

aux fruits d'or?.. n'est-ce pas que vous avez entrevu Madrid, la ville royale, avec ses sérénades, ses fêtes, ses bals, ses spectacles, ses courses au Prado?..

TÉRÉSINA.

Oh! ce fut un instant de folie enivrante, monseigneur, laissez-moi l'oublier: silence! silence!

DON JUAN.

Vous étiez la plus belle de ses femmes, et toutes les femmes étaient jalouses.

TÉRÉSINA.

Songe, songe... que tout cela.

DON JUAN.

Réalité, réalité... Aime-moi seulement, Térésina, et je te bâtis, sur le mot *je t'aime*, un palais à rendre une fée jalouse.

TÉRÉSINA.

Don Juan, je vous demande grâce! Laissez-moi, laissez-moi...

DON JUAN

Térésina, je vous aime, je vous aime, comme jamais je n'aimai aucune femme, comme jamais vous ne fûtes aimée d'aucun homme. Térésina, je suis riche et puissant... je peux faire de vous quelque chose de pareil à une reine... Térésina, vous aurez chaque jour de la semaine une parure différente de celle-ci; vous aurez des valets, des pages, des vassaux, des carosses armoriés... Térésina, je vous ferai heureuse, faites-moi heureux!...

TÉRÉSINA, *tombant à genoux.*

Mon Dieu, ayez pitié de moi; envoyez quelqu'un de vos anges à mon secours, ou sans cela, oh! mon Dieu! je le sens, je ne pourrai pas supporter cette lutte. (*Don Juan la rélève et la tient renversée dans ses bras, fixant ses yeux*

sur les siens, approchant peu à peu sa bouche du front de Térésina, et enfin y posant ses lèvres. Térésina presque évanouie.) Ah!..

PAQUITA, *entrant et sortant aussitôt*

Senora, senora, monseigneur don Josès arrive... je vais l'arrêter un instant.

TÉRÉSINA, *s'arrachant des bras de don Juan.*

Oui, va, va !.. Don Josès! oh! je suis sauvée! merci, mon Dieu, merci!

SCENE VI.

DON JUAN, *seul, puis* LE BON *et* LE MAUVAIS ANGE.

DON JUAN.

Allons, don Juan, voici l'heure ; il s'agit de céder la place ou de la garder, car, Dieu me pardonne! elle était à peu près prise... Tu as cinq minutes pour te décider.

Il s'assied à gauche du spectateur et réfléchit.

LE BON ANGE, écartant le rideau de la madone, à gauche du spectateur.

J'ai tant prié pour toi, le front dans la poussière,
J'ai tant mouillé de pleurs mon ardente prière,
Que le seigneur m'a dit en se voilant les yeux :
Descends, que ta parole en son cœur retentisse,
Et jusqu'à ton retour j'enchaîne ma justice,
Car je suis le Seigneur miséricordieux.
Et me voilà, mêlant ma lumière à ton ombre,
Descendu une fois encor dans ta nuit sombre.
Veux-tu revoir le jour? suis mes pas, prends ma main
Laisse-moi te guider par des routes nouvelles,
Et je te prêterai mes ailes
Si tes pieds sont las du chemin.
Car je ne sais encor par quel pouvoir étrange,
L'homme à son sort mortel peut enchaîner un ange
Mais je sais que des cieux le séjour enchanté,

S'il est fermé pour toi, pour moi n'a plus de charmes,
Et que mon cœur divin contient assez de larmes,
Pour pleurer un mortel pendant l'éternité.

Il disparaît.

DON JUAN, *le levant.*

Oui, oui, je sais bien que la chose est scabreuse, et que peut-être il vaudrait mieux pour mon salut éternel...

Il s'assied de l'autre côté du théâtre.

LE MAUVAIS ANGE, *apparaissant derrière lui.*

N'écoute pas, don Juan, cette voix insensée ;
Es-tu d'âge à tourner ta joyeuse pensée
Vers ce ciel dont toujours les portes s'ouvriront ?
Ta vie en est encore à ses heures frivoles.
Tu te rappelleras ces austères paroles,
Quand sur ton front ridé tes cheveux blanchiront.
Marche, marche, plutôt dans ta puissante voie,
Enivre-toi d'amour, de bonheur et de joie.
Qu'est-ce que ce bonheur que l'on dit éternel,
Près de ces voluptés dont tu sais le mystère ?
Crois-moi, les heureux de la terre,
Don Juan, sont les élus du ciel !
Il est vrai que les saints riraient de leur conquête
S'il te voyaient, jetant ta couronne de fête,
Quitter la table avant qu'arrive le dessert ;
Et, la lèvre de vin et de baisers rougie,
Te lever au milieu de ta royale orgie,
Pour aller adorer le Seigneur au désert.

Il disparaît.

PAQUITA, *rentrant.*

Encore ici, monseigneur !..

DON JUAN

Oui, je t'attendais pour te dire une chose.

PAQUITA

La quelle ?

DON JUAN

Que jamais fiancé n'est venu plus à tems...

PAQUITA.

Pour reprendre sa maîtresse ?

DON JUAN.

Non, pour se voir enlever sa femme.

(Il sort en riant.)

PAQUITA, *le suivant des yeux*

Si cet homme n'est pas le démon, c'est au moins la créature humaine qui lui ressemble le plus.

SCÈNE VII.

TÉRÉSINA, DON JOSÈS, PAQUITA, *au fond.*

TÉRÉSINA, *appuyée au bras de don Josès.*

Oh! Josès, Josès, vous voilà donc! Dieu soit béni! car je suis heureuse, oh! tout-à-fait heureuse de votre retour!

DON JOSÈS.

Vous faites un amant bien joyeux d'un fils bien triste, Térésina! Oui, je suis revenu en toute hâte; je ne sais quel pressentiment me poussait vers Villa-Mayor. A peine eus-je scellé la porte du tombeau sur le corps de mon noble père, qu'une voix surhumaine murmura votre nom à mon oreille avec des sons d'une tristesse étrange; je crus que le bon ange de notre famille venait m'avertir que vous couriez quelque danger... j'accourus.

TÉRÉSINA.

Merci, vous ne vous êtes pas trompé, don Josès, la voix vous disait vrai, et votre retour m'a sauvée!

DON JOSÈS, *souriant.*

Et quel péril si grand poursuivait donc ma belle Térésina! les antiques châtelaines de Villa-Mayor étaient-elles jalouses de voir leur palais

habité par une aussi jeune et aussi belle héritière ?

TÉRÉSINA.

Non, mon ami, elles m'eussent plutôt protégée, je crois, en faveur de mon amour pour vous. Ce ne sont point les morts, ce sont les vivans qui sont à craindre.

DON JOSÈS.

Comment cela ?

TÉRÉSINA.

Hier, un voyageur est venu demander l'hospitalité à la porte de ton château.

DON JOSÈS.

On la lui a accordée, je l'espère ?

TERÉSINA.

Oui, mais il a désiré me remercier.

DON JOSÈS.

A sa place j'eusse eu le même désir, surtout si j'avais seulement vu l'ombre de la châtelaine... Tu as reçu sa visite ?..

TÉRÉSINA.

Non, je l'ai refusée, alors il m'a envoyé un écrin plein de bijoux, adressé à la fiancée de don Josès.

DON JOSÈS.

C'est d'un seigneur magnifique et d'un hôte reconnaissant; et ces bijoux ?

TÉRÉSINA.

Les voici. J'avais donné l'ordre à Paquita de les lui reporter ce matin; mais je suis femme, don Josès, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? et faible devant une pareille séduction... Voyez comme ces diamans sont beaux ! Avant de les lui renvoyer, j'ai voulu essayer comment une telle parure m'irait... Eh bien ! oh ! il faut que ces li-

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

joux soient enchantés, car à peine ont-ils été sur mon front, sur mon cou, autour de ma taille, qu'un nuage a passé sur mes yeux, que toutes mes idées ont été perdues, qu'une voix est venue bruire à mon oreille, me parlant de titres, de richesses, de triomphes. Quand je suis revenue de ce délire, cet homme, cet étranger, ce démon tentateur, était là, à mes genoux, à mes pieds... J'ai résisté, don Josès, mais il y avait un accent infernal, une magie enivrante, un entraînement fascinateur dans ce qu'il disait... J'ai résisté, mais si je l'avais vu une seconde fois... (*Se jetant à son cou.*) Mais vous voilà, don Josès!.. vous voilà, et je suis forte, car vous ne m'exposerez plus par votre absence, n'est-ce pas?

DON JOSÈS, *les yeux fixes.*

Il n'y a qu'un homme dans toutes les Espagnes à qui Satan ait accordé ce pouvoir, Térésina... Comment appelez-vous cet étranger?

TERÉSINA.

Don Juan.

DON JOSÈS.

C'est lui!.. Voilà donc pourquoi il a quitté le lit mortuaire de mon père! voilà pourquoi il m'a laissé descendre seul le noble et bon vieillard dans la tombe! voilà pourquoi il n'a pas même demandé quel était l'assassin de cette courtisane dont il allait chercher l'amour, et dont il n'a trouvé que le cadavre... O don Juan! don Juan!

TÉRÉSINA.

Tu le connais donc?

DON JOSÈS.

Oui, je le connais! pour mon malheur dans ce monde et peut-être dans l'autre... Tu avais

raison de craindre, Térésina! pauvre fleur, tu avais deviné l'orage...

TÉRÉSINA.

Eh bien! je suis ta fiancée, n'est-ce pas? Je devrais à cette heure être ta femme, si la lettre qui te rappelait au lit de mort de ton père n'était venue nous séparer presque au pied de l'autel; sans cette lettre, je t'appartiendrais maintenant... Eh bien! don Josès, appelle le chapelain, qu'à l'instant même il nous unisse... Une fois ta femme, oh! je serai forte, sois tranquille.

DON JOSÈS.

Térésina, vous êtes un ange... Paquita, vous avez entendu ce qu'a dit votre maîtresse, allez avertir le prêtre que nous nous rendons à la chapelle... Dans une demi-heure nous y serons!..

PAQUITA.

J'y vais, monseigneur. Elle sort.

DON JOSÈS, *continuant.*

Et tu auras tout ce que tu rêvais, ma Térésina; tu auras des bijoux, des châteaux, des armoiries; car moi aussi, je suis riche; moi aussi, j'ai des domaines; moi aussi, je suis noble! Savais-je, moi, que toutes ces vanités humaines pouvaient ajouter à ton bonheur? Cela est... eh bien! ma belle Térésina allez mettre votre voile blanc, et nous le troquerons contre un manteau de cour; allez parer votre front virginal d'une branche d'orangers, et nous l'échangerons contre une couronne de comtesse. Allez, mon ange, allez...

TÉRÉSINA.

Vous êtes mille fois bon, monseigneur! Oh! je ne reverrai plus cet homme, n'est-ce pas?

DON JOSÈS.

Soyez tranquille.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

DON JOSÈS, puis DON JUAN.

DON JOSÈS.

Oh! don Juan! don Juan! mauvais génie de la famille, je t'avais reconnu avant qu'elle ne prononçât ton nom; rien n'a pu t'arrêter dans ta route fatale, rien n'a pu te distraire de ta mauvaise pensée, ni ton père mort, ni ta maîtresse assassinée! Tu as enjambé deux cadavres, et tu es venu pour séduire la fiancée de ton frère!..

DON JUAN, *de la porte.*

Salut à don Josès!

DON JOSÈS *tristement.*

Bonjour, frère!

DON JUAN.

Tu as oublié de m'inviter à tes fiançailles, don Josès...

DON JOSÈS.

Je comptais le faire aux funérailles de mon père, mais je ne t'y ai point vu.

DON JUAN.

Je ne me suis pas senti le courage d'y assister. Depuis long-tems je comptais visiter les domaines de mes aïeux; je me suis mis en route, et j'ai commencé par mon château de Villa-Mayor.

DON JOSÈS.

Est-ce le château seulement que tu es venu visiter?

DON JUAN

J'étais curieux aussi de connaître la châtelaine.

DON JOSÈS.

Oui, je sais que tu l'as vue!

DON JUAN.

Deux fois.

DON JOSÈS.

Et tu l'as trouvée?

DON JUAN.

Charmante la première, adorable la seconde.

DON JOSÈS.

Tu en parles comme un enthousiaste..

DON JUAN.

J'en parle comme un amant

DON JOSÈS.

Mais tu sais qu'elle est ma fiancée, don Juan.

DON JUAN.

Eh bien! j'aime ta fiancée, don Josès.

DON JOSÈS, *lui tendant la main.*

Tais-toi, frère, tu ès fou.

(Il va pour entrer chez Térésina.)

DON JUAN.

N'as-tu pas entendu que je t'ai dit que j'aimais cette jeune fille?

DON JOSÈS, *riant.*

Si fait, j'ai entendu...

DON JUAN.

Tu as entendu et tu as ri... Tu ne connais donc pas l'amour de don Juan?

DON JOSÈS.

C'est le masque de la volupté sur le visage de la mort, je le sais... mais je sais aussi que tu m'aimes, frère, je sais qu'il y a des liens de nature que tu ne voudrais pas rompre.

DON JUAN.

C'est cela, et pour cet amour fraternel, à cause de ces liens de nature, il faut que je dise à mon sang de cesser de bouillonner, à mon cœur de cesser de battre; et si mon sang est indocile,

si mon cœur est rebelle, s'ils refusent d'obéir à ma volonté humaine, j'irai implorer l'assistance divine, je demanderai aux macréations du cloître d'éteindre mes passions, je revêtirai le cilice pour que les douleurs du corps me fassent oublier les tortures de l'âme... j'userai mes genoux à prier Dieu de m'ôter du cœur cet amour qu'il m'y aura mis?..... Don Juan pénitent, don Juan moine, don Juan canonisé, peut-être... ce serait un miracle à mettre toutes les Espagnes en joie! Et pendant que je gagnerai le ciel, je m'en rapporterai à don Josès du soin de perpétuer mon nom, et de soutenir la splendeur de notre famille?

DON JOSÈS.

Laisse-moi croire que tu railles, don Juan, laisse-moi douter encore, frère!...

DON JUAN.

J'aime Térésina, te dis-je, et sur ma foi de gentilhomme, elle sera à moi!

DON JOSÈS.

Alors, c'est une lutte que tu me proposes!..

DON JUAN.

Non, tu ne lutteras pas... Je suis un fou et tu es un sage... tu songeras aux dangers qu'entraînerait uue pareille guerre, et le sage fera place à l'insensé.

DON JOSÈS.

Mais je l'aime plus que tu ne peux l'aimer..... toi...

DON JUAN.

Josès, Josès! ne compare pas les tempêtes des fleuves à celles de l'Océan!

DON JOSÈS.

Mes droits sont sacrés.

DON JUAN.

Parce qu'ils sont antérieurs aux miens, n'est-ce pas? tu veux me prendre ma place dans le cœur de Térésina, comme tu l'avais prise dans la maison de mon père... Prends garde, don Josès!... tu n'es pas heureux en usurpations!

DON JOSÈS.

Que dis-tu?

DON JUAN.

Je dis qu'un aventurier peut bien se glisser dans le sein d'une famille, ou dans le cœur d'une femme, escroquer un titre ou voler un amour... mais je dis aussi que lorsque le véritable maître arrive, on chasse l'étranger : Me voilà... arrière, don Josès, arrière!...

DON JOSÈS.

Don Juan!... crois-tu qu'il n'y a de lions que ceux qui rugissent. (*Avec douceur.*) Ecoute, frère, je ne te dirai que deux mots : elle m'aime!

DON JUAN.

Eh bien moi, je ne t'en dirai que quatre : elle ne t'aime pas!

DON JOSÈS.

Don Juan, don Juan, tu te rappelles trop que je suis son frère, et pas assez que je suis gentilhomme.

DON JUAN.

Tu en as menti, don Josès, tu n'es ni l'un ni l'autre.

DON JOSÈS.

Oh! c'en est trop!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, TÉRÉSINA.

TÉRÉSINA, *sortant de sa chambre en mariée*

Mon Dieu!..

DON JUAN, *se croisant les bras.*

Toi, gentilhomme? toi mon frère?.. et où est ta lettre d'affranchissement, esclave? où est ton acte de reconnaissance, bâtard? Ah! tu croyais sans doute que le révèrend dom Mortés les avait arrachés à la main mourante de mon père? eh bien! tu te trompais. (*Tirant le parchemin de sa poitrine, et le lui jetant à la figure.*) Tiens, lis!..

DON JOSÉS, *ramassant le parchemin.*

Se pourrait-il? oh! mon Dieu!!.

TÉRÉSINA.

Don Josês, don Juan, qu'y a-t-il?

DON JUAN, *la prenant par le bras et lui montrant don Josés.*

Il y a... que cet homme vous avait dit qu'il était noble, n'est-ce pas? qu'il avait des châteaux et des titres, n'est-ce pas? qu'il vous donnerait un manteau de cour et une couronne de duchesse, n'est-ce pas? eh bien! cet homme, c'était un vassal et un serf, et voilà tout. Holà, messieurs; entrez.

(Plusieurs hommes armés entrent.)

TÉRÉSINA.

Est-ce vrai, don Josès?

JOSÈS, *écrasé.*

Mon Dieu! mon Dieu!.

DON JUAN.

Maintenant, pâlis et tremble devant ton seigneur, esclave!... chapeau bas devant ton maître, vassal. (*Il lui fait sauter son chapeau*) Dépouille ces vêtemens qui sont ceux d'un gentilhomme, (*Il lui arrache son manteau*) et revêts la livrée d'un valet; et à l'avenir, n'approche plus de cette femme; sois aveugle quand elle paraît, sourd quand elle parle, muet quand elle ques-

tionne, (*jetant le bras autour de Térésina*) car cette femme est à moi...

DON JOSÈS, *tirant son épée*

Malheur sur celui de nous deux qui est le véritable fratricide!

(Don Juan lui arrache l'épée des mains et la brise.)

TÉRÉSINA.

Ah!

(Elle tombe dans les bras de Paquita.)

DON JUAN, *se tournant vers ses hommes d'armes.*

Vous voyez que cet homme est fou, mes maîtres, emmenez-le!

(Les hommes d'armes saisissent don Josès et l'emmènent sans qu'il prononce une parole.)

LE SÉNÉCHAL.

Monseigneur, quelle punition a-t-il méritée?

DON JUAN.

Celle qu'on inflige aux serfs rebelles. Allez.

SCENE X.

DON JUAN, TÉRÉSINA, PAQUITA.

PAQUITA, *montrant Térésina évanouie.*

Monseigneur!

DON JUAN, *la soutenant.*

Des flacons, des sels, allons, cours! (*Paquita sort.*) Page!

LE PAGE.

Monseigneur!

DON JUAN.

Mes hommes d'armes!

LE PAGE.

Sont prêts.

DON JUAN.

Mon cheval!

LE PAGE.

Est sellé.

DON JUAN.

Ma bannière?

LE PAGE.

Au vent.

DON JUAN, *emportant Téresina.*

Allons alors!

LE PAGE.

Vous n'attendez pas des secours?

DON JUAN.

Le grand air la fera revenir... (*Entrant dans le corridor.*) Ferme cette porte derrière nous!

Le page sort le dernier et ferme la porte.

SCÈNE XI.

PAQUITA, *rentrant.*

Voilà, monseigneur, voilà! Personne! où sont-ils?

DON JOSÈS, *au bas de l'escalier.*

Térésina!

PAQUITA.

C'est la voix de don Josès.

DON JOSÈS, *se rapprochant.*

Térésina!

PAQUITA.

Il vient, s'il apprenait... mon Dieu!

DON JOSÈS, *se précipitant dans l'appartement par la porte de la chambre de Térésina, pâle et sans pourpoint.*

Térésina.

PAQUITA, *fuyant par la même porte qu'il a laissée ouverte.*

Notre Dame de la Garde, ayez pitié de moi?

(Elle ferme la porte.)

SCENE XII.

DON JOSÈS *seul.*

secouant la porte par laquelle est sorti don Juan.

Fermée!.. C'est par cette porte qu'il est sorti.

(*Se retournant vers l'autre*) Mais par celle-ci on peut le rejoindre. (*Secouant le porte*) Fermée aussi! cette fenêtre, du moins. (*Il l'ouvre*) Fermée encore!.. des barreaux de fer! (*Il les secoue et les mord, puis vient rouler la sur scène avec des crisinarticulés. Se relevant.*) Abandonné des hommes!.. abandonné de tout!.. à moi le démon!.. à moi Satan!.. On dit que notre famille a un mauvais ange; s'il en est ainsi, il doit apparaître quand on l'appelle; à moi le mauvais ange des Marana!.. à moi!.. (*Pause silencieuse.*) Eh bien! ah! oui, je me rappelle... le signe de la croix de la main gauche. (*Il le fait, et l'on entend une musique bizarre.*) Pas encore... c'est juste, trois fois, le nombre cabalistique!... *Il répète le signe de la croix, le mauvais ange sort de terre.*) Ah! te voilà enfin, pourquoi ne viens-tu pas quand je t'appelle, maudit?

SCENE XIII.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

Pardon, maître, mais j'étais en train d'escorter en enfer l'ame de dona Vittoria; c'est de la besogne que m'avait donnée votre frère.

DON JOSÈS.

A mon tour maintenant!

LE MAUVAIS ANGE.

Ordonnez.

DON JOSÈS.

Démon, il faut que je me venge!

LE MAUVAIS ANGE

De don Juan?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Qui vous a insulté, n'est-ce pas?

DON JOSES.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Qui vous a enlevé votre maîtresse?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Et qui vous a fait battre de verges?

DON JÒSÈS.

Tais-toi!...

LE MAUVAIS ANGE.

Ah! ah! ah! .

DON JOSÈS.

M'as-tu entendu, maudit?

LE MAUVAIS ANGE.

A quoi puis-je vous être bon?

DON JOSÈS.

Ouvre moi ces portes; donne-moi une épée, un poignard, une arme quelconque, et mène-moi sur le chemin où il doit passer.

LE MAUVAIS ANGE.

Pour qu'il vous fasse arrêter de nouveau par ses hommes d'armes, et conduire au gibet? battu et pendu dans le même jour? allons donc!...

DON JOSES.

Mais tu ne peux donc m'aider en rien?

LE MAUVAIS ANGE.

Si fait; y aura-t-il du sang versé?

DON JOSÈS.

Tout ce que le corps d'un homme en contient, jusqu'à la dernière goutte.

LE MAUVAIS ANGE.

Y aura-t-il une ame perdue?

DON JOSÈS.

Deux, je l'espère.

LE MAUVAIS ANGE.

Allons, je vois que je puis me mêler de la chose.

DON JOSÈS.

Hâte-toi!

LE MAUVAIS ANGE.

Vous avez du courage?

DON JOSÈS.

Je t'ai appelé.

LE MAUVAIS ANGE.

C'est bien.

DON JOSÈS.

Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE.

Il faut d'abord que vous soyez reconnu par votre père comme son fils, afin que vous soyez reconnu par votre frère comme gentilhomme.

DON JOSÈS.

Mais mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE.

Il y a quelque part un acte écrit de sa main, scellé de son sceau?

DON JOSÈS, *ramassant le parchemin.*

Le voilà... oui voilà l'écriture de mon père, le sceau de mon père, mais la signature manque.

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! il faut que votre père le signe.

DON JOSÈS.

Mais, je te dis que mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE.

Vous descendrez dans sa tombe.

DON JOSÈS.

Mon Dieu! mon Dieu!..

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE MAUVAIS ANGE.

Le corps meurt, mais l'ame survit ; or, l'ame ce sont les passions, et chaque homme a eu une passion dont il a fait son ame : l'ambitieux, le trône ; l'avare, son trésor ; l'envieux, sa haine. En conjurant une ame au nom de la passion qui l'a animée, l'ame vous entend et remonte de l'enfer ou redescend du ciel pour animer le corps; or, l'ame du vieux comte, c'était son amour paternel pour toi ; conjure donc l'ame de ton père, au nom de cet amour, et il sera forcé de te répondre.

DON JOSÈS.

Jamais, jamais je ne ferai un tel sacrilége !..

LE MAUVAIS ANGE.

Alors, il faut renoncer à te venger de ton frère.

DON JOSÈS, *d'une voix sombre.*

Je descendrai dans la tombe de mon père ; après ?

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien ! après, ton père signera, mort, ce qu'il aurait dû signer vivant ; et alors, monseigneur, vous serez le fils légitime du comte de Marana, l'ami de votre frère, le maître de ses terres et de ses vassaux. Après, eh bien ! vous serez ce qu'il est, et vous lui ferez ce qu'il vous a fait ou autre chose.

DON JOSÈS.

C'est infernal !.. mais n'importe : ordonne à ces portes de s'ouvrir, et marche devant, je te suis.

LE MAUVAIS ANGE.

Voulez-vous passer par le chemin le plus court ?

DON JOSÉS.

Oui

LE MAUVAIS ANGE

Donnez-moi la main.

DON JOSÈS.

La voilà.

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant en terre avec lui.*

Allons!..

(Ils disparaissent.)

INTERMÈDE.

LE CIEL.

Le théâtre représente l'espace, des nuages flottent; la Vierge est assise, éclairée par une lumière ardente. — A trois ou quatre pieds au dessous d'elle, le bon Ange est à genoux.

LE BON ANGE, LA VIERGE.

LE BON ANGE.

Vierge, à qui le calice à la liqueur amère
Fut si souvent offert,
Mère, que l'on nomma la douloureuse mère,
Tant vous avez souffert!
Vous, dont les yeux divins, sur la terre des hommes,
Ont versé plus de pleurs
Que vos pieds n'ont depuis, dans le ciel où nous [sommes,
Fait éclore de fleurs,
Vase d'élection, étoile matinale,
Miroir de pureté,
Vous qui priez pour nous, d'une voix virginale,
La Suprême bonté;
A mon tour, aujourd'hui, bienheureuse Marie,
Je tombe à vos genoux.
Daignez donc m'écouter, car c'est vous que je prie,
Vous qui priez pour nous.

LA VIERGE.

Parlez, car mes regards, parmi ces blondes têtes
Dont Dieu s'environna,
Vous cherchèrent souvent. Je vous connais : vous
L'ange de Marana. [êtes
Parlez, et dites-nous quelles craintes étranges
Vous causent tant d'émoi?
Ange, que j'ai toujours chérie entre les anges,
Que voulez-vous de moi?
Pour calmer au plus tôt votre douleur amère,
Dites, que pouvons-nous?
Parlez, mon fils n'a pas de refus pour sa mère,
Ni sa mère pour vous.

LE BON ANGE.

O Vierge! vous savez quel céleste mystère
M'enchaînait au bas lieu,
Et pourquoi je restai si long-tems sur la terre,
Loin de vous et de Dieu.
Je veillais sur don Juan; mais l'esprit de l'abîme
Plus que moi fut puissant,
Et don Juan, à sa voix, fit un pas vers le crime
Par un chemin de sang.
Alors, je remontai vers la céleste voûte,
Pleurant sur le maudit,
Et criant au Seigneur : Il changera de route!
Le Seigneur répondit :
« Sois encore une fois son ange tutélaire,
« Et, jusqu'à ton retour,
» Je laisserai dormir le fer de ma colère
» Aux mains de mon amour. »
J'allai donc, lui portant, la parole céleste
Comme un divin trésor;
Mais voilà que don Juan, dans la route funeste,
A fait un pas encor.
Et je n'ose apporter ces nouvelles du monde

Au divin tribunal ;
Car, malgré moi, j'éprouve une pitié profonde
Pour cet enfant du mal.
Or, le Seigneur ayant dit, en son indulgence,
Que, jusqu'à mon retour ,
Il laisserait dormir le fer de la vengeance
Aux mains de son amour ,
Je voudrais demeurer loin de sa face austère ;
Car, pendant mon exil,
Peut-être, dans la voie étroite et salutaire
Don Juan rentrera-t-il ?
Mais, comme vous savez qu'aux voûtes éternelles,
Malgré moi, tend mon vol,
Soufflez sur mon étoile et détachez mes ailes,
Pour m'enchaîner au sol.
En un être mortel changez mon divin être,
Et je vous bénirai ;
Car Dieu ne me verra devant lui reparaître
Qu'à l'heure où je mourrai.

LA VIERGE.

O pauvre ange immortel ! qui , comme un don , ré-
La faveur de mourir ! [clame
O pauvre cœur divin ! qui veut un corps de femme
Afin de mieux souffrir !
Comment videras-tu , de ta bouche rosée,
Le calice de fiel ,
Abeille qui vécus jusqu'ici de rosée ,
De parfums et de miel ?
Comment monteras-tu , par le sentier d'épines,
Au jardin des douleurs ?
Pied d'ange qui jamais , dans les routes divines,
N'a foulé que des fleurs !
Mon fils a, tu le sais, fait le même voyage ;
C'était un cœur puissant,
Et pourtant il mouilla mes mains et mon visage

D'une sueur de sang.
Le monde assemblera son tribunal sévère ;
On ne meurt qu'une fois ;
Mais la mort peut t'attendre au sommet d'un calvaire?

LE BON ANGE.

J'y porterai ma croix.

LA VIERGE.

Mais alors qu'il faudra que la loi s'accomplise,
Si, brisés par leurs coups,
Tes pieds ne peuvent plus te porter au supplice?

LE BON ANGE.

J'irai sur mes genoux.

LA VIERGE.

C'est bien, voici venir une ame que la terre
Rend à l'éternité.
(On voit passer, sous la forme d'une flamme, une ame qui monte au ciel.)
Allez et ranimez, sur son lit solitaire,
Le corps qu'elle a quitté.
Ce corps était celui d'une enfant chaste et belle,
Qui s'endormit priant,
Et qui, croyant rêver que sa mère l'appelle,
Est morte en souriant.
Nulle ne sait encore, au couvent de Rosaire,
Que sœur Marthe a vécu.
Allez, et vous aurez l'avenir de misère
Qu'elle-même aurait eu.
Allez, vous n'êtes plus rien qu'une pauvre femme,
Sans aucun souvenir du céleste séjour,
Ayant pour tout soutient et tout trésor dans l'âme :
L'espérance, la foi, la prière et l'amour.

Les ailes de l'ange tombent toutes seules, et l'ange redescend lentement vers la terre.

TROISIÈME TABLEAU.

Une Posada élégante, à Madrid. — A gauche du spectateur, une madone peinte sur le mur, et éclairée par une lampe.

SCENE I.

DON FADRIQUE, DON HENRIQUEZ, *entrant.*

DON FADRIQUE.

Décidément, depuis le Cid, il n'y a eu qu'un homme dans toutes les Espagnes, et cet homme est don Sandoval d'Ojedo.

DON HENRIQUEZ.

Je suis de ton avis; seulement, cet homme ne se nomme pas don Sandoval d'Ojedo, il s'appelle don Juan de Marana.

DON FADRIQUE.

Je connais don Sandoval, et je ne connais pas don Juan; je m'en tiens donc à ce que j'ai dit.

DON HENRIQUEZ.

Je ne connais pas plus don Juan que tu ne le connais toi-même; mais on m'a raconté de lui des entreprises merveilleusement hardies.

DON FADRIQUE.

Tout ce que l'on t'a raconté de don Juan, je l'ai vu faire à don Sandoval.

DON PEDRO, *entrant.*

Qui parle de don Sandoval?..... On vient de me dire une étrange histoire sur son compte.

DON HENRIQUEZ.

Laquelle?

DON PEDRO.

Savez-vous de qui il est fils?

DON HENRIQUEZ.

Mais, jusqu'à présent, je ne lui ai pas connu d'autre père que le mari de sa mère, don Carlos d'Ojedo.

DON PEDRO.

Oui, mais savez-vous par quel moyen don Carlos obtint ce fils?

DON HENRIQUEZ.

Par les moyens ordinaires, je suppose.

DON PEDRO.

Voilà l'erreur... Don Carlos était marié depuis dix ans sans avoir pu obtenir d'héritier ; il avait cependant fait un vœu à Notre-Dame-del-Pilar, mais le vœu n'avait point été exaucé ; il avait cependant fait un pélerinage à Saint Jaques-de-Compostelle, mais le pélerinage n'avait rien produit... Bref, un soir qu'il rentrait dans son château, après avoir fait une tournée dans ses domaines, désolé plus que jamais de ne savoir à qui léguer une fortune aussi considérable et un nom aussi noble, il passa dans une sombre galerie où se trouvait un vieux tableau représentant saint Michel terrassant le démon, lorsqu'à son grand étonnement, il s'aperçut que les personnages n'étaient plus sur le tableau, et que leur place était vide... Au même instant, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule ; il se retourna, c'était le démon..... Don Carlos, qui était un vieil Espagnol, fut choqué de cette familiarité, et il demanda au maudit ce qu'était devenu saint Michel, et qui lui avait permis de se promener ainsi, au lieu de demeurer honnêtement sur la toile où le peintre l'avait cloué... A cette question, le démon répondit que tous les cent ans Dieu appelait à lui saint Michel pour lui don-

ner des instructions nouvelles, et que, pendant que son gardien montait au ciel, lui jouissait de quelques heures de liberté, et d'un pouvoir assez grand pour accorder aux hommes ce qu'ils ne pouvaient obtenir ni de Dieu ni des saints.... *Sandoval entre.*) Alors... (*Parlant plus bas.*) on assure que don Carlos lui demanda si ce pouvoir allait jusqu'à lui faire avoir un fils, et que le démon lui répondit que rien n'était si facile... Si bien...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL.

Si bien que j'ai deux pères, n'est-ce pas, Pedrillo ? l'un qui s'appelle don Carlos d'Ojedo, et qui prie au ciel, et l'autre qui se nomme Satan et qui rôtit en enfer !.. Merci de la généalogie... (*Il hausse les épaules, marche vers une table, et désigne sa place en renversant une chaise.*) Voici ma place... Je vais donner une sérénade à donna Inès, comtesse d'Almeida ; s'il y a quelqu'un à Madrid à qui cela déplaise, il me trouvera sous ses fenêtres.

Il sort en chantant une vieille chanson espagnole.

L'infant don Henry de Castille
A pris tantôt congé du roi,
Il vient de sortir de Séville,
Mais personne ne sait pourquoi.

La voix de Sandoval se perd dans l'éloignement.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, moins DON SANDOVAL.

DON HENRIQUEZ.

Eh ! bien Pedro, que dis-tu maintenant de cette histoire ?

DON PEDRO.

Je dis que tout-à-l'heure j'en doutais encore.

DON FADRIQUE.

Et que maintenant?

DON PEDRO.

Je n'en doute plus.

DON HENRIQUEZ.

Eh bien! cette histoire n'est rien près de l'aventure qui vient d'arriver à don Juan.

Don Juan entre.

DON FADRIQUE.

Qu'est-ce que cette aventure?

DON HENRIQUEZ.

D'abord, il faut que vous sachiez que le vin favori de don Juan est le porto.

DON JUAN.

Vous vous trompez, senor; il préfère le valdepenas.

DON HENRIQUEZ.

Soit!.. Hier donc, don Juan après avoir vidé deux bouteilles de val-de-penas...

DON JUAN.

Vous êtes dans l'erreur, mon maitre; il en avait vidé quatre...

DON HENRIQUEZ.

Peu importe... Se promenait sur la rive gauche du Mançanarès...

DON JUAN.

On vous a mal rapporté la chose, mon cavalier; c'était sur la rive droite.

DON HENRIQUEZ.

Si vous savez l'histoire mieux que je ne la sais, il faut la raconter.

DON JUAN.

Volontiers, mes gentilshommes... Or, don Juan se promenant sur la rive droite du Mançanarès, comme j'ai dit, était fort embarrassé pour allu-

mer son cigare, lorsqu'il aperçut sur la rive gauche un homme qui fumait; il lui ordonna aussitôt de passer le fleuve et de lui apporter du feu... Mais le fumeur préféra allonger le bras, et l'allongea si bien, que le bras traversa le Mançanarès, et vint présenter son cigare à don Juan.

DON FADRIQUE.

Et que fit don Juan ?

DOG JUAN.

Don Juan y alluma le sien, et dit merci.

Il va s'asseoir à la place réservée par don Sandoval.

DON PEDRO, *lui frappant sur l'épaule.*

Seigneur cavalier !

DON JUAN.

Voulez-vous dire que ce n'est point ainsi que la chose s'est passée ?

DON PEDRO.

En aucune manière.

DON JUAN.

Qu'est-ce alors ?

DON PEDROr

Je vous préviens que cette place est retenue.

DON JUAN.

Que m'importe !

DON PEDRO.

Mais retenue par don Sandoval !

DON JUAN.

Après ?

DON PEDRO.

Vous êtes étranger, sans doute ?

(1) Nous savons parfaitement que le tabac n'a été rapporté en Europe que depuis deux siècles à peu près ; mais une tradition espagnole attribue à don Juan *la vaillantise* qu'il ranconte ici, et nous n'avons pas voulu lui faire tort d'un seul trait de son caractère.

DON JUAN.

Autant qu'un vieux Castillan puisse l'être à Madrid.

DON PEDRO.

Alors, vous ne connaissiez pas don Sandoval?

DON JUAN.

Si fait, de réputation.

DON PEDRO.

Et vous vous exposez...

DON JUAN.

Cela me regarde... (*Don Pedro va rejoindre à la table ses deux amis.*) Gomès, une bouteille de malaga et deux verres!

Gomès les apporte. Moment de silence d'étonnement de la part des cavaliers et d'insouciance de la part de don Juan.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL, *entrant et allant à don Juan.*

Senor!

DON JUAN, *avec hauteur.*

Qu'y a-t-il?

DON SANDOVAL.

Vous êtes assis à cette place...

DON JUAN.

Vous le voyez.

DON SANDOVAL.

Et votre intention est d'y rester?

DON JUAN.

Sans doute.

DON SANDOVAL.

Il n'y a qu'une difficulté, c'est que cette place est à moi.

DON JUAN.

C'est justement pour cela que je l'ai prise.

DON SANDOVAL.

Peut-être ne savez-vous pas qui je suis?..

DON JUAN

Si fait... je crois qu'un de ces cavaliers a pris la peine de me le dire.

DON SANDOVAL.

Et vous vous êtes assis à la place de don Sandoval, sachant qu'elle était à don Sandoval?.. Alors, vous êtes don Juan.

DON JUAN, *lui tendant la main*

Touchez là, mon cavalier, vous avez trouvé votre homme.

DON SANDOVAL.

Tant mieux! car il y a long-temps que je désire vous rencontrer.

DON JUAN.

Et moi aussi.

DON SANDOVAL.

Je suis las d'entendre répéter qu'il y a dans les Espagnes une réputation qui balance la mienne.

DON JUAN.

Et moi aussi!

DON SANDOVAL.

De sorte que je vous hais.

DON JUAN

Et moi aussi.

DON SANDOVAL.

Alors nous allons nous entendre... Asseyons-nous, et causons.

DON JUAN.

Volontiers.

DON SANDOVAL, *s'asseyant*

On vous dit brave cavalier?

DON JUAN.

Voici mon épée.

DON SANDOVAL

Beau joueur?

DON JUAN

Voici ma bourse.

DON SANDOVAL

Et bon compagnon auprès des femmes?

DON JUAN

Voici ma liste.

DONO SANDOVAL.

La liste d'abord; puis chaque chose aura son tour.

DON JUAN

Et aucune ne se fera attendre.

DON SANDOVAL.

Elle est divisée en deux colonnes?

DON JUAN.

Pour plus de clarté.

DON SANDOVAL.

D'un côté, les femmes séduites?

DON JUAN.

De l'autre, les maris trompés.

DON SANDOVAL.

Elle commence par dona Fausta, femme d'un pêcheur.

DON JUAN.

Et finit par la signora Luisa, maîtresse d'un pape,, vous voyez que l'échelle sociale est parcourue, et que chaque classe m'a fourni son contingent.

DON SANDOVAL.

Erreur!

DON JUAN.

Comment cela?

DON SANDOVAL.

Le loup est entré dans le bercail, c'est vrai;

mais il a laissé échapper la plus belle et la plus tendre de toutes les brebis.

DON JUAN.

Laquelle ?

DON SANDOVAL.

Celle du Seigneur.

DON JUAN.

C'est par Dieu vrai ! il n'y a pas de religieuses... Messieurs, j'engage ma foi de gentilhomme, qu'avant huit jours cette lacune sera remplie.

DON SANDOVAL.

Maintenant, jouons !

DON JUAN.

A vos ordres.

DON SANDOVAL.

Gomès, des cartes !

DON JUVN.

Gomès, des dés !

DON SANDOVAL.

Vous préférez ?..

DON JUAN

Cela va plus vite.

DON SANDOVAL.

Parfaitement.

DON JUAN

Votre enjeu ?

DON SANDOVAL, *jetant sa bourse.*

Ce que j'ai sur moi.

DON JUAN, *jetant la sienne.*

Va !

DON SANDOVAL

Votre bonrse parait mieux garnie que la mienne.

DON JUAN.

Ma foi, au hasard... entre gentilshommes, on n'y regarde pas de si près.

DON SANDOVAL, *secouant les dès.*

En trois coups ?

DON JUAN

En un seul, s'il plait à votre honneur ?

DON SANDOVAL, *amenant.*

Cinq !

DON JUAN.

Sept !

DON SANDOVAL.

Ma revanche.

DON JUAN.

Volontiers... Que jouons-nous cette fois ?

DON SANDOVAL.

J'ai perdu hier tout ce que j'avais d'argent comptant.

DON JUAN.

Votre parole est bonne ?..

DON SANDOVAL.

Cette agrafe vaut encore mieux.

DON JUAN..

Cette chaine !..

DON SANDOVAL.

Très-bien... Neuf !

DON JUAN.

Onze !..

DON SANDOVAL.

J'ai dans les Algarves un vieux manoir de famille.

DON JUAN.

J'en possède trois dans les deux Castilles.

DON SANDOVAL.

Château contre château.

DON JUAN.

Le vôtre se nomme ?

DON SANDOVAL.

Almonacil.

DON JUAN.

Choisissez, de Villa-Mayor, d'Aranda ou d'Olmedo.

DON SANDOVAL, *jetant les dés sur la table.*

Onze! pour Villa-Mayor.

DON JUAN, *les jetant à son tour.*

Douze! pour Almonacil.

DON SANDOVAL, *se levant.*

Voyons si vous aurez le même bonheur à un autre jeu.

DON JUAN.

Êtes-vous déjà las de celui-ci?

DON SANDOVAL.

Je n'ai plus rien à y perdre, que ma maîtresse.

DON JUAN.

Son nom?

DON SANDOVAL.

Dona Inès d'Almeida.

DON JUAN.

Cette bourse, cette agrafe et Almonacil, contre dona Inès d'Almeida.

DON SANDOVAL.

Vous êtes fou don Juan!

DON JUAN.

Prenez garde, seigneur cavalier... car je dirai partout que j'ai proposé à don Sandoval un enjeu, et que don Sandoval n'a pas osé le tenir.

DON SANDOVAL, *s'esseyant.*

Vous ne le direz pas.

DON JUAN.

Gomès, des cartes!

DON SANDOVAL, *montrant les dés.*

Vous avez assez de ces joujoux?

DON JUAN.

Ils vous portent malheur.

DON SANDOVAL.

Celui qui a dit le premier que vous étiez beau joueur a dit vrai, et je suis fâché de ne pas vous avoir rencontré hier.

DON JUAN.

Pourquoi cela?

DON SANDOVAL.

Hier, j'aurais ajouté à mon enjeu dix mille piastres que j'ai perdues cette nuit et que j'ai payées ce matin.

DON JUAN.

Hier, j'aurais joué contre elles une jolie fille d'Andalousie, que j'avais enlevée il y a trois jours à mon frère. DON SANDOVAL.

Et qu'est-elle devenue?

DON JUAN.

Satan le sait! je l'avais enfermée chez moi pour suivre avec plus de liberté une duègne qui avait eu l'imprudence de me remettre une lettre devant elle; jugez de ma surprise, lorsqu'en rentrant, j'ai trouvé...

DON SANDOVAL.

La porte ouverte?

DON JUAN.

Non, la fenêtre.

DON SANDOVAL.

Et elle donnait?

DON JUAN.

Sur le Mançanarès.

GOMÈS, *entrant.*

Voici les cartes.

DON SANDOVAL.

Au premier as!

DON JUAN.

Va pour la bourse, l'agrafe et Almonacil.

DON SANDOVAL.

Va pour dona Inès d'Almeida.

LES SPECTATEURS.

Bravo! c'est largement engagé.

DON SANDOVAL.

Henriquez, donnez les cartes!

DON JUAN, *montrant l'as qui lui est échu.*

Votre maîtresse est à moi, don Sandoval.

DON SANDOVAL.

Gomès, du papier, de l'encre, des plumes!

GOMÈS.

Voilà, votre honneur.

DON SANDOVAL, *écrit plie et cachète.*

Faites porter cette lettre à dona Inès d'Almeida, place Mayor.

DON JUAN.

Que lui dites-vous?

DON SANDOVAL.

Qu'un accident m'empêche d'aller chez elle comme de coutume, et que je l'attends ici; les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures.

DON JUAN.

Et ce second billet?

DON SANDOVAL,

Vous le lui remettrez vous-même.

DON JUAN.

Il dit?

DON SANDOVAL.

Lisez!

DON JUAN *lisant.*

« Madame,

» Je vous ai jouée et je vous ai perdue, vous » appartenez maintenant au seigneur don Juan » de Marana, à qui je cède tous mes droits sur

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

» vous ; j'espère que vous ferez honneur à ma
» signature.

» DON SANDOVAL D'OJEDO. »

DON SANDOVAL.

Maintenant, seigneur don Juan, écoutez un avis qu'il est de mon honneur de vous donner : dona Inès est une véritable Espagnole, hautaine et jalouse, portant toujours un poignard de Tolède à sa jarretière, et une fiole de poison à sa ceinture ! gardez-vous de l'un et de l'autre.

DON JUAN.

Merci, mais à mon tour un mot, don Sandoval : votre dernier enjeu valait mieux que tout ce que j'aurais pu mettre contre lui. Reprenez donc, je vous prie, cette bourse et cette agrafe, quant au manoir de vos pères, je suis un fils trop pieux pour vous en déshériter.

DON SANDOVAL, *donnant la bourse et l'agrafe à ses amis.*

Tenez, Pédro, tenez, Henriquez, prenez ceci en mémoire de moi; mon château d'Almonacil est à vous, don Fadrique ; messieurs, vous attesterez que je le lui ai vendu.

FADRIQUE.

Vous êtes un magnifique seigneur, don Sandoval.

DON PÉDRO.

Un véritable hidalgo.

HENRIQUEZ.

Un Espagnol du tems de Rodrigue.

DON SANDOVAL.

Remerciez le seigneur don Juan, et non pas moi, messieurs.

FADRIQUE.

Mais votre château.

DON SANDOVAL.

Je m'y réserve six pieds de terre dans le caveau de mes ancêtres ; le reste est à vous.

DON JUAN.

Don Sandoval !...

DON SANDOVAL.

Don Juan, je commence à croire que vous serez aussi heureux à l'épée que vous l'avez été aux cartes et aux dés.

DON JUAN.

C'est vrai, j'avais oublié qu'il nous restait une dernière partie à faire.

DON SANDOVAL.

Je m'en souviens, moi : don Juan, vous me trouverez toute la nuit au Prado, ce n'est qu'à deux pas d'ici, comme vous savez. Allons, messieurs, suivez-moi. Ils sortent.

DON JUAN, seul.

Ah ! c'est une véritable Espagnole, jalouse et hautaine, portant poignard à la jarretière et poison à la ceinture. Merci, don Sandoval, vous êtes vraiment un noble cavalier, et nous surveillerons dona Inès.

SCENE VI.

DON JUAN, INÈS, introduite par GOMÈS.

GOMÈS.

C'est ici, senora.

INÈS.

Merci. (*Entrant vivement.*) Que vous est-il arrivé ? qu'avez-vous, don Sandoval ? seriez-vous blessé ? (*Reculant à la vue de don Juan.*) Un étranger ! un inconnu ! qui êtes-vous ? que me voulez-vous, monsieur ?

DON JUAN.

Je suis un gentilhomme de Castille, fort jaloux

de connaître votre beauté avant de l'avoir vue, et fort amoureux d'elle depuis que je la vois...

INÈS.

Laissons cela, senor : où est don Sandoval? que fait don Sandoval?

DON JUAN.

Mais, s'il ne m'a pas menti, il est à cette heure au Prado, avec don Fadrique et don Henriquez : ne fait-il pas, dites-moi, un magnifique tems de promenade?

INÈS.

Mais pourquoi lui au Prado et vous ici?

DON JUAN, *lui présentant le billet de don Sandoval.*

Tout vous sera expliqué par cette lettre, madame.

INÈS.

Mais donnez donc! ne voyez-vous pas que je meurs d'impatience? (*Elle lit et regarde don Juan.*) Cette lettre n'est pas de don Sandoval.

DON JUAN.

Ne reconnaissez-vous point son écriture?

INÈS.

Si fait, par Notre-Dame, c'est bien elle! mais écoutez, je ne comprends pas bien encore; expliquez-moi tout cela.

DON JUAN.

Don Sandoval possédait un trésor dont il ne connaissait pas tout le prix, il l'a joué, il l'a perdu, voilà tout!

INÈS.

Mais je ne vous aime pas, moi.

DON JUAN.

Si vous haïssez don Sandoval, cela revient au même.

INÈS.

Oh! si j'étais sûre qu'il eût commis cette infamie...

DON JUAN.

Vous avez d'autres lettres de lui, comparez.

INÈS.

Oui, oui; (*comparant*) c'est bien cela; voilà bien sa signature, la même qu'il osa mettre au bas de la première lettre où il me dit : Dona Inès, vous êtes belle; donna Inès, je vous aime. Don Sandoval d'Ojedo! un nom de noble que je croyais un noble nom; don Sandoval d'Ojedo, c'est-à-dire l'homme que je préférais à tout dans ce monde, à ma sœur, à ma mère, à Dieu! et c'est celui-là, le même, le seul pour lequel j'eusse dû demeurer sacrée, qui me joue, qui me perd, qui me livre, et c'est bien vrai tout cela, vrai sur l'honneur d'un Espagnol? vrai sur la foi d'un gentilhomme?

DON JUAN.

Sur la foi d'un gentilhomme et sur l'honneur d'un Espagnol, c'est vrai.

INÈS

O mon Dieu, mon Dieu!

DON JUAN.

Maintenant le haïssez-vous madame?

INÈS.

Maintenant, je le méprise.

DON JUAN.

Et moi...

INÈS.

Vous êtes noble?

DON JUAN.

Comment l'infant.

INÈS.

Vous êtes brave?

DON JUAN.

Comme le Cid.

INÈS

Et vous vous nommez?

DON JUAN.

Don Juan.

INES

Don Juan, je t'aime!

DON JUAN.

Bien, ma Chimène.

INÈS.

Écoutez, cependant.

DON JUAN.

J'écoute.

INÈS.

Il m'a vendue, il en avait le droit, puisque je m'étais donnée... c'est bien, mais vous qui m'avez achetée, vous ne saviez pas, sans doute, que j'avais fait un serment.

DON JUAN.

Lequel?

INES.

De ne point appartenir à un autre tant que don Sandoval serait vivant... Il faut donc qu'il meure pour que je puisse être à vous.

DON JUAN, *prenaut son manteau.*

C'est juste, il mourra.

INÈS, *allant à lui avec un dernier doute.*

C'est bien vrai, au moins, ce que vous m'avez dit?

DON JUAN.

Aussi vrai qu'il est au Prado où je vais le chercher...

INÈS.

Allez donc! et amenez-le là... là, devant cette fenêtre, pour que je sois sûre qu'il m'a trahie... et quand il sera là, frappez et que je le voie tomber, afin que je sois sûre qu'il est mort!

DON JUAN.

Et vous m'attendrez ici ?

INÈS, *sonnant.*

Maître (*Gomès entre. Inès dépose son voile*), des glaces, des sorbets... je soupe chez vous avec ce gentilhomme... (*Gomès sort*) ou si mieux aimez, prenez la clef et enfermez-moi !...

DON JUAN.

Merci, ma lionne... j'ai confiance en votre parole. Il sort.

SCENE VII.

INÈS, *seule.*

O Sandoval, Sandoval!... c'est bien infâme de me traiter ainsi, comme on fait d'une courtisane que l'on donne quand on n'en veut plus... Moi qui habite un palais, me faire venir dans une taverne! (*Gomès entre suivi de deux valets portant une table toute servie.*) Bien, notre hôte, merci! (*Gomès sort*) Je t'avais fait maître de ma personne, don Sandoval, je t'avais confié mon honneur, et voilà ce que tu as fait de ce trésor!.. N'importe, ta volonté me sera sacrée, j'acquitterai ta dette, mais pas un de nous trois ne se lèvera pour raconter à Madrid le secret de notre triple mort. (*Elle tire le voile de la madone*) Fermez les yeux, sainte mère du Christ, vous qui n'êtes qu'indulgence et que charité, car une œuvre de vengeance va s'accomplir. [*Se retournant.*] Fermez les yeux. [*Elle verse le poison dans la bouteille.*] Ces cavaliers orgueilleux, ils croient parce qu'ils portent une épée au côté, qu'il n'y a qu'eux qui puissent se venger, et que le fer seul donne la mort!.. et dans cette croyance ils rient de nous, de nous autres, pauvres femmes, sans défense et sans courage... Maintenant, don Juan

vient me prendre, je t'attends. [*Allant à la fenêtre.*] Deux hommes!.. ils viennent de ce côté, ils s'arrêtent sous cette fenêtre. [*Elle l'ouvre.*] Ce sont eux, la nuit est si noire que je ne puis distinguer lequel est don Sandoval et lequel est don Juan... Ils tirent leurs épées!.. ils se battent!.. [*On entend le cliquetis du fer.*] Un cri!... l'un des deux tombe!.. lequel!.. si c'était don Juan!.. malheur! qui me vengerait de don Sandoval?.. On monte... on vient... don Juan!..

SCENE VIII.

DON JUAN, INÈS.

DON JUAN.

Vous êtes libre, Inès!..

INÈS, *immobile.*

Oui, je l'ai vu tomber.

DON JUAN.

Alors, madame, vous avez vu choir un noble gentilhomme.

INÈS, *prenant un flambeau.*

C'est bon, je reviens.

DON JUAN, *l'arrêtant.*

Où allez-vous?

INÈS.

M'assurer que c'est lui et non pas un autre.

SCÈNE IX.

DON JUAN, *seul.*

Va, Inès, va... car c'est bien lui! (*Passant la main sur son front*) Allons, don Juan... qu'est-ce donc? ce n'était qu'un homme, après tout... oui, mais un de ces hommes de bronze comme la nature en coule un sur mille... Eh bien! tant mieux! cet homme eût été pour ma renommée un rival trop dangereux... Fatalité, qui l'a jeté sur ma route! Allons, allons... c'est un rival de moins

et une maîtresse de plus. (*A Inès qui rentre*) Venez, ma charmante! Eh bien! don Sandoval?

SCÈNE X.

DON JUAN, INÈS.

INÈS, *pâle et posant son flambeau sur la table.*

Sommes-nous ici pour parler de lui?

DON JUAN.

Vous avez raison, sur mon âme! et vous êtes une noble Espagnole, et vous êtes belle, et je vous aime! Vous avez raison, la vie est si étrangement courte, qu'il faut mettre à profit ses heures, ses minutes, ses secondes... Vous avez raison, nous ne sommes point ici pour nous occuper du passé, mais pour jouir du présent..... (*S'esseyant et tendant son verre à Inès qui verse*) A nos amours, Inës!

INÈS.

A nos amours, don Juan!

DON JUAN, *le verre à la main.*

C'est une chose sainte que l'amour quand deux cœurs nés l'une pour l'autre fleurissent ensemble comme deux boutons sur une même tige... mais c'est chose rare que ces amours juveniles et transparens, et nul ne peut dire en voyant sourire une femme que cet amour est exempt de perfidie... (*Regardant son verre.*) C'est une bonne chose que le vin!.. mais dans le meilleur, la main d'un ennemi peut traîtreusement verser du poison (*Avec nonchalance*) — Don Juan, me disait don Sandoval en expirant, ne buvez jamais le vin versé par une maîtresse qui ne vous aime plus, ou qui ne vous aime pas encore, si cette maîtresse ne goûte pas le vin la première. — C'était un homme d'un grand sens que Sandoval, qu'en dites-vous, madame? (*Inès sans répondre boit le vin empoison-*

né, don Juan la suit des yeux, puis quand elle a fini, il appelle.) Gomès! (*Gomès entre, portant une bouteille, don Juan lui montrant le vin versé par Inès.*) Quel est ce vin?

GOMÈS.

Du montilla.

DON JUAN.

Et celui que tu apportes dans cette bouteille?

GOMÈS.

Du val-de-penas.

DON JUAN, *posant sur la table le verre empoisonné et en prenant un autre.*

Verse du val-de-penas, je le préfère. (*Gomès verse.*) Merci! [*Gomès sort.*] Allons! [*Il va pour choquer son verre contre celui d'Inés, qui laisse tomber le sien*] Eh bien! qu'y a-t-il, mon amour?

Il boit.

INÈS, *se soutenant au dossier d'un fauteuil.*

Rien!

DON JUAN, *se levant.*

Rien, n'est-ce pas? si ce n'est que dona Inès a pris, jusqu'à cette heure, don Juan de Marana pour un écolier de Salamanque ou un étudiant de Murviedro, et qu'elle s'est dit à elle-même : j'aurai bon marché de cet homme; je vais lui faire tuer d'abord mon amant qui m'a trahie, puis ensuite je m'empoisonnerai avec lui... Il y a du reste grandeur et courage dans cette résolution... Mais je suis jeune, riche, noble : j'aime la vie et je ne veux pas mourir, moi... [*Jetant son manteau sur ses épaules,*] Avez-vous des commissions pour ce monde, madame!

INÈS.

Oui, dites à ma sœur, qui est une sainte fille du couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, qu'elle ait à prier pour l'âme d'une pécheresse.

DON JUAN.

La chose sera faite en conscience! j'étais embarrassé de trouver un prétexte pour entrer dans une de ces saintes maisons, et vous me le donnez.... [*Il achève son verre.*] Merci! dona Inès, merci!

Il sort.

INÈS, *allant tomber près de la madone.*

Sainte mère de Dieu, ayez pitié de moi!

La toile tombe.

INTERMÈDE.

LA TERRE.

Le théâtre représente l'intérieur du tombeau du comte de Marana.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE, LE COMTE DE MARANA, *couché sur son tombeau.*

LE MAUVAIS ANGE, *à don Josès.*

Pardon, Maitre, si je vous ai quitté un instant, mais j'étais impérieusement rappelé à Madrid pour souffler un mauvais conseil à votre frère.

DON JOSÈS, *se levant.*

C'est bien.

LE MAUVAIS ANGE.

Puis à la manière dont il les suit, ce serait péché que de l'en laisser manquer; il y a à cette heure deux âmes de plus qui voyagent sur la route de l'enfer avec des passeports signés don Juan.

DON JOSÈS.

Tant mieux, et que la colère de Dieu s'amasse sur sa tête!

LE MAUVAIS ANGE, *s'arrêtant.*

Vraiment, si votre seigneurie n'était si pressée, je lui ferais observer que nous traversons en ce moment une mine d'argent qui n'appartient à personne, et qui attend un pauvre pour en faire un riche.

DON JOSÈS.

Tu sais que ce n'est point cela que je cherche ; marche !

LE MAUVAIS ANGE, *descendant quelques escaliers et s'arrêtant de nouveau.*

Maître, voilà sur mon honneur un filon de l'or le plus pur. Il fallait que le roi Ferdinand fût bien fou pour envoyer chercher au Mexique ce quil pouvait trouver en grattant cette noble terre d'Espagne. De l'or, maître, de l'or ; va dénoncer cette mine à Charles-Quint, et il te fera ministre ; et il te permettra de garder ton chapeau devant lui, et il te pendra au cou un mouton au bout d'une chaîne.

DON JOSÈS.

Je n'ai pas le tems d'être ambitieux..... marche !...

LE MAUVAIS ANGE.

Pardon, mais si pressé que vous soyez, permettez que je vous offre ce diamant : regardez son eau, pesez sa lourdeur, et lorsque vous serez de retour sur la terre, brisez-le en trois morceaux, et avec chacun d'eux vous achèterez, si vous voulez, la sultane de Soliman, la maîtresse de François Ier, et la femme de Henry VIII.

DON JOSÈS.

Il n'y en avait qu'une en ce monde que je désirasse posséder ; elle est morte ou déshonorée, et il faut que je la venge... marche !

LE MAUVAIS ANGE.

Nous sommes arrivés, voici les murs du caveau où est enfermé le tombeau de votre père...

DON JOSÈS.

Mais la porte ?

LE MAUVAIS ANGE

Ah ! la porte, vous m'avez demandé le chemin le plus court ; elle est de l'autre côté.

DON JOSÈS.

Et comment entrerai-je ?

LE MAUVAIS ANGE.

N'est-ce que cela qui vous inquiète ? (*Il souffle, le mur s'écroule.*) Passez, monseigneur, quant à moi je vous attends ici, j'aime autant ne pas me hasarder en terre sainte.

SCENE II.

LE MAUVAIS ANGE, *assis sur la dernière marche de l'escalier*, DON JOSÈS, *entrant dans le tombeau du comte*, LE VIEUX COMTE.

DON JOSÈS, *s'avançant avec respect.*

Pardon, mon père, si je descends dans votre tombe avec d'autres mots à la bouche que des mots de prière, avec un autre sentiment dans le cœur que celui de l'amour filial. Mais vous savez ce qui est arrivé, mon père ? eh bien ! s'il est vrai que vous ayez aimé ma mère d'un amour conjugal ; s'il est vrai qu'elle fut toujours pure et que je suis votre fils bien-aimé ; s'il est vrai qu'au moment de mourir vous vouliez me reconnaître pour l'héritier de votre nom ; si ce parchemin que je vous apporte est l'expression de votre volonté ; s'il est écrit de votre main, s'il est scellé de vôtre sceau, s'il n'y manque que votre signature, si la mort seule a fait tomber la plume de vos doigts, par l'amour de l'amant, par l'honneur du

chevalier, par le cœur du père, je vous adjure, entendez-vous ? votre fils bien-aimé, sur le sein duquel vous avez rendu le dernier soupir ; votre fils au désespoir vous adjure de demander à Dieu, comme unique récompense de votre noble vie, qu'il délie les chaînes glacées qui vous attachent au cercueil, afin que vous vous souleviez sur votre tombe, et que vous mettiez votre signature au bas de cet acte.

L'effigie du comte se soulève lentement sur le tombeau, prend la plume et le parchemin des mains de don Josès, signe, laisse tomber le parchemin et se recouche sans pousser un soupir, sans prononcer une parole.

DON JOSÈS, *les bras etendus et les yeux fixes.*

Père! père! mais non, le voilà redevenu immobile. [*Lui prenant la main*] Froid! c'était une illusion, et ce parchemin! [*il ramasse le parchemin et regarde.*] il a signé! ah! je ne suis donc plus un vassal! je ne suis donc plus un bâtard! je suis don Josès de Marana. Merci, père, merci. [*L'embrassant au front.*] Tu m'as donné le droit de porter une épée!... malheur à toi, don Juan! malheur!

Il s'élance hors du tombeau et monte vivement l'escalier.

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! vous ne m'attendez pas, monseigneur?

DON JOSÈS.

Je n'ai plus besoin de toi.

LE MAUVAIS ANGE

Mais moi, j'ai encore besoin de vous, maître!

Il s'élance après lui; la toile tombe.

QUATRIÈME TABLEAU.

Une église avec des tombeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN *entrant*, SOEUR MARTHE, *agenouillée et priant.*

Les vêpres finissent.

DON JUAN, *s'adressant à don Sanchez, qui sort.*

Mon réverend, pourriez-vous me dire laquelle de ces jeunes filles est sœur Marthe?

DOM SANCHEZ.

Celle qui prie encore quand les autres ne prient déjà plus.

DON JUAN.

Merci, mon père.

Dom Sanchez sort; l'église reste déserte, à l'exception de sœur Marthe, qui prie, et de don Juan qui la regarde appuyé contre un bénitier.

SCÈNE II.

DON JUAN, SOEUR MARTHE.

Après un moment de silence, sœur Marthe se lève et s'avance vers le bénitier.

DON JUAN, *lui présentant de l'eau bénite.*

Dieu soit avec vous, sœur Marthe.

MARTHE, *le regardant*

Merci, mon frère, mais d'où savez-vous mon nom?

DON JUAN.

Il m'a été dit par une personne qui vous était bien chère; et comme sa voix mourante n'aurait pu le répéter une seconde fois, je l'ai retenu à la première.

MARTHE.

Vous connaissiez ma sœur Inès?

DON JUAN.

J'étais près d'elle lorsqu'elle rendit à Dieu une des plus nobles ames que Dieu ait envoyées sur la terre.

MARTHE.

Oui, j'ai vu entrer hier dans cette église des gens qui portaient un cadavre et qui pleuraient; je leur ai demandé la cause de leurs larmes, et ils m'ont dit qu'ils pleuraient parce que dona Inès d'Almeida était morte, et que dona Inès était la mère des pauvres. Alors je suis tombée à genoux, et je leur ai dit: Pleurons ensemble, mes frères, car c'était ma sœur.

DON JUAN.

Dona Inès est ensevelie dans cette église? tant mieux! elle verra si je suis un messager fidèle.

MARTHE.

Oui, elle avait une vénération si profonde pour Notre-Dame-du-Rosaire qui la protége, que vivante encore, elle y avait fait élever son tombeau! hélas! la mort a été bien vite jalouse de la vie : et la tombe s'est lassée d'attendre !... Soyez béni, vous qui avez connu ma sœur.

Elle fait un mouvement pour s'éloigner.

DON JUAN.

Mais ne voulez-vous pas entendre ses dernières paroles ? ce sont des paroles d'amour.

MARTHE, *se rapprochant.*

Oh! si, répétez-les-moi sans en oublier une seule et sans y changer une syllabe.

DON JUAN

Don Juan, m'a-t-elle dit, allez trouver ma sœur au couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, dites-lui qu'un cavalier m'avait insultée, et que

vous m'avez vengée; mais ajoutez que je n'ai pas voulu survivre à cette insulte, et annoncez-lui qu'elle est maintenant la seule héritière de mon bien et de mon titre

MARTHE.

Je vais donc avoir un sacrifice méritoire à faire au Seigneur; car lorsque j'entrai dans ce couvent, j'étais la sœur cadette d'Inès, et notre père y paya ma dot, et voilà tout.

DON JUAN.

Et comptez-vous pour rien le sacrifice de vos quinze ans d'un cœur qui n'avait pas encore battu, et d'une beauté qui rendait le roi jaloux de Dieu.

MARTHE, *voulant s'éloigner.*

Mon frère, il nous est défendu d'écouter des paroles mondaines.

DON JUAN.

Non pas lorsqu'elles sortent de la bouche mourante d'une sœur, et j'atteste son ame, qui nous écoute, que je vous transmets ses dernières volontés. Elle me dit donc : Don Juan, vous êtes un cavalier loyal, un ami sincère, un homme pieux, incapable d'égarer une jeune ame comme celle de ma sœur; dites-lui donc en mon nom que si elle se sent une vocation réelle pour la vie monastique; (*Marthe regarde don Juan. Pause d'un instant. Don Juan continue*) que si jamais dans ses rêves elle n'a regretté le monde, que si jamais elle n'a soupiré en enfermant un corps si merveilleux sous une robe de bure; que si jamais elle n'a pleuré l'heure solennelle où ses blonds cheveux sont tombés sous le ciseau du prêtre; alors, dites-lui qu'elle lègue ses biens

au couvent, et qu'elle y reste à prier pour mon ame.

MARTHE.

Hélas! hélas!

DON JUAN.

Mais que si, au contraire, le monde qu'elle a quitté lui est resté présent avec toutes ses promesses, tous ses enchantemens, tous ses délices que si son cloitre lui parait désert, sa cellule etroite, sa vie désenchantée ; elle vous confie, à vous, mon ami, qui êtes instruit en matière de religion, ses ennuis, ses doutes, son espoir ; alors vous la conseillerez, n'est-ce pas? je le lui ai promis. Eh bien! Marthe au nom de votre sœur votre frère vous interroge; voyons.

MARTHE.

Oh mon Dieu! ce sont des désirs si inconnus que ceux que j'éprouve, des paroles si étranges que celles que j'entends, des visions si bizarres que celles qui m'apparaissent, que je n'ai point encore osé les avouer à notre directeur lui-même.

DON JUAN.

Pauvre enfant! dites-les-moi, à moi qui n'aurai que des paroles d'indulgence.

MARTHE.

Oh! comment voulez-vous?

DON JUAN

Pourquoi craindre! ces désirs inconnus sont sans doute ceux de votre âge : c'est le besoin d'aimer et d'être aimée; ce sont les battemens d'un cœur de dix-huit ans plein de sang espagnol; c'est la perception encore vague de ces émotions délicieuses que l'amour éveillera plus tard dans votre ame; ce sont des pressentimens

d'un bonheur à venir qui vous semblent des souvenirs d'un bonheur passé.

MARTHE.

Oui, oui, c'est cela.

DON JUAN.

Ces paroles etranges, c'est la voix du monde qui vous appelle; elle vous dit: Marthe, on m'a calomnié à tes yeux; je ne suis point tel que l'on m'a peint à toi, plein de séductions trompeuses et infernales; je ne suis point le chemin de perdition qui conduit au royaume de Satan: je suis un jardin de délices où la beauté est reine et commande. Viens, Marthe, tes yeux se sont illuminés du feu de ton ame; tes longs cheveux ont repoussé sous ta coiffe de religieuse; ta taille d'enfant s'est développée sous ta robe sainte; à défaut de miroir, l'eau de la fontaine t'a dit que tu étais belle. Viens, Marthe, viens, un trône t'attend.

MARTHE.

Oh! oui, oui, et ces paroles, quand je les entends, c'est un délire.

DON JUAN.

Et parmi ces visions bizarres, ne passe-t-il point parfois un jeune cavalier qui s'approche de vous et qui vous dit : Marthe, ma bien-aimée, je t'ai revue depuis que ma jeunesse a des songes d'amour... Je te cherche dans le monde et je ne t'y rencontre pas!... Pourquoi te caches-tu dans l'ombre du cloître au lieu de briller au soleil de nos cités?.,. Fleur de beauté, tu dois éclore dans un jardin, et non sur une tombe... Viens, Marthe, franchis la porte de ton couvent; elle donne sur le monde, c'est-à-dire sur le bonheur... sur la vie... sur l'amour!...

MARTHE.

Oh ! mais c'est bien cela ! par quelle magie devinez-vous ainsi mes plus secrètes pensées ?.. Ce jeune homme surtout, cet habitant inconnu de mes nuits de fièvre et d'insomnie... Qui vous a dit qu'il venait les visiter ?...

DON JUAN.

Qui me l'a dit, Marthe ? qui me l'a dit ?... oh ! si vous ne le devinez pas, je suis bien malheureux.

MARTHE, *le regardant.*

Mon Dieu !

DON JUAN.

Je vous ai reconnue, moi... à l'instant où je vous vis, je me suis dit : Celle que je cherche, la voilà, la bien-aimée de mon cœur, la voilà.... la fiancée de mes rêves, la voilà ! c'est elle, car vous avez passé dans mes nuits comme j'ai passé dans les vôtres, et si j'ai éclairé votre sommeil, vous avez brûlé le mien.

MARTHE.

Eh bien ! écoutez, écoutez à votre tour, et que Dieu me pardonne ; si je fais mal, je l'ignore..... ce que je sais seulement, ce que je ne puis renfermer dans mon cœur, ce que je vais vous dire, et mes paroles forcent ma bouche ; c'est que je ne vous avais jamais rencontré avant aujourd'hui, non, j'en suis sûre ; eh bien, cependant je vous ai reconnu ; il m'a semblé vous avoir vu dejà dans un autre monde, sinon dans celui-ci..... Vous avez parlé, le son de votre voix m'a fait tressaillir et m'a inondé d'une mélodie familière à mon oreille ! Vous avez dit votre nom, don Juan, ce nom, certes, je ne connaissais aucun homme de ce nom ; eh bien ! il m'a semblé

que c'était un nom ami de mon cœur, il m'a semblé que je l'avais prononcé déjà... où, je ne sais... à quelle occasion, je l'ignore... car il y a un voile entre mon corps et mon âme, car il me semble que j'obéis en ce moment à un pouvoir surhumain qui me pousse vers vous, qui fait renaître d'anciennes pensées dans mon esprit, qui arrache du plus profond de mon cœur des paroles qui dormaient oubliées... Don Juan, j'aime votre nom... don Juan, j'aime votre voix... don Juan... (*Se précipitant le front contre terre.*) Pardonnez-moi, mon Dieu! dans votre église... dans votre maison sainte, devant votre tabernacle sacré, j'allais lui dire : Don Juan, je vous aime.

DON JUAN.

Marthe, n'est-ce pas dans une église que ceux qui s'aiment font serment de s'aimer toujours?

MARTHE.

Oui, lorsque leur amour n'est pas un crime.

DON JUAN.

Et quel amour, si nous le voulons, peut-être plus pur et plus selon Dieu qne le nôtre ?

MARTHE.

Oubliez-vous que je suis liée par des vœux éternels ?

DON JUAN.

Oubliez-vous qu'il existe un homme qui peut vous relever de ces vœux ?

MARTHE.

Le saint Père !..

DON JUAN.

Nous irons le trouver, Marthe.

MARTHE.

Ensemble ?

DON JUAN.

Ensemble.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MARTHE.

Et comment?

DON JUAN.

Vous fuirez.

MARTHE.

Avec mon amant?

DON JUAN, *lui passant un anneau au doigt.*

Avec votre fiancé.

MARTHE, *respirant.*

Ah!

DON JUAN.

Nous lui dirons que depuis long-tems nous nous aimons, et c'est vrai!... car nous nous aimons depuis le jour où nous avons rêvé l'un à l'autre. Nous nous jetterons à ses pieds, et il nous pardonnera et nous bénira, et nous aurons une vie de délices et d'amour, au lieu de la vie solitaire et triste que nous avons eue jusqu'aujourd'hui.

MARTHE.

Et à compter de ce jour, je suis votre fiancée.

DON JUAN.

Conduisez-moi devant la tombe de votre sœur..

MARTHE.

Non, don Juan, non, ne mêlons pas le néant de la mort aux espérances de la vie... Vous m'avez engagé votre foi devant Dieu, Dieu a entendu votre serment, et cela suffit. [*La cloche sonne.*] Voici la cloche qui nous appelle à la prière du soir, si je ne m'y rendais pas on s'apercevrait de mon absence...

DON JUAN.

Mais aussitôt la prière finie?..

MARTHE.

Je reviendrai... mais vous, vous retrouverai-je ?

DON JUAN.

Oh oui !

MARTHE.

Tant mieux ! car si je ne vous retrouve pas, je mourrai !...

Marthe sort.

SCÈNE III.

DON JUAN, *seul.*

Au revoir... Ah ! ah ! ah ! parlez-moi de ces blanches colombes, dont aucun souffle humain n'a terni le plumage. Voila qui est confiant et crédule ! une femme du monde m'aurait pris huit jours; il est vrai que celles-là sont si souvent trompées! [*Appelant.*] Hussein ! Hussein ! [*L'esclave paraît*] Va m'attendre dans la petite ruelle qui loge cette église, derrière les murs du couvent ; prends mes meilleurs chevaux et munis-toi d'une échelle de cordes. Lorsque tu entendras frapper trois fois dans les mains, tu jetteras l'echelle par-dessus le mur.

HUSSEIN.

Cela sera fait, maître.

DON JUAN.

Va ! Maintenant, dona Inès... pardon de n'avoir pas suivi ponctuellement vos instructions, mais pourquoi votre sœur est-elle si belle, que je n'ai pu lui parler que d'amour ?.. D'ailleurs vous avez contracté certain engagement avec moi, que vous êtes morte sans acquitter.. et Marthe ne fera que payer une dette de famille... Vous m'avez aidé en bonne chrétienne, je ne l'oublierai pas, et maintenant je vous dois, non seulement

des prières, mais encore des remerciemens, et si je savais laquelle parmi toutes ces tombes est la vôtre...

LA STATUE *agenouillée sur le tombeau d'Inés.*

Celle-ci.

DON JUAN, *reculant d'un pas.*

Qu'est-ce à dire?.. je crois que la statue a parlé! est-ce une erreur ou bien ai-je réellement entendu? Écoute, femme ou statue, ange ou démon, voix du ciel ou de l'enfer, parle une seconde fois, et je jure Dieu que j'irai lever ton voile de marbre pour voir de quelle bouche sont sorties tes paroles.

LA STATUE D'INÈS.

Viens...

DON JUAN.

Me voilà.

Il monte sur la première marche, mais au moment où il porte la main à son voile, la statue le saisit par les cheveux, se lève lentement debout, et lui tourne la tête vers le chœur.

LA STATUE.

Regarde!

Un cercueil recouvert d'un drap noir, et sur lequel sont les armes de Marana, sort de terre au milieu du chœur, avec quatre cierges aux quatre coins et un à la tête : en même tems une dalle se lève devant l'autel. Le prêtre tué par don Juan paraît, et la lampe du tabernacle s'allume toute seule. Alors à la gauche du tombeau une deuxième dalle se lève : Carolina paraît, et le cierge qui est près d'elle s'allume tout seul. A droite et sans interruption une troisième pierre se lève, Vittoria paraît, et un troisième cierge s'allume tout seul. Même jeu de machine pour Térésina et pour don

Sandoval, qui paraît le dernier : toutes ces apparitions se font lentement et solennellement, au bruit de l'orgue qui fait entendre le *De Profundis.*

DOM MORTÈS, *après que le dernier soupir de l'orgue est éteint.*

Je suis dom Mortès, révérend prieur des dominicains : je venais pour accomplir mes devoirs de prêtre au lit mortuaire du vieux comte de Marana ; sans respect pour ma robe, sans pitié pour mon âge, sans religion pour mon ministère, don Juan a levé le poignard sur moi et m'a frappé... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !.. La lampe du tabernacle s'éteint.

CAROLINA.

Je suis donna Carolina de Valence : au moment où j'allais au rendez-vous que don Juan m'avait donné pendant l'agonie de son père... j'ai rencontré une rivale sur mon chemin ; sans compassion pour mes cris et pour mes larmes, elle m'a poignardée en me disant : — Carolina, c'est don Juan qui te tue ! Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

Le cierge qui est près d'elle s'éteint

VITTORIA.

Je suis donna Vittoria de Séville : don Juan me quitta pour une autre femme, mais avant de me quitter, il me donna son poignard ; j'attendis sa nouvelle maîtresse et je la frappai. L'inquisition me condamna au bûcher et j'expirai dans les flammes. Mon crime et ma mort sont à don Juan. Vengeance contre le meurtrier ! vengeance ! Le cierge s'éteint.

TÉRÉSINA.

Je suis dona Térésina, fiancée de don Josès : nous allions être unis lorsque don Juan est venu,

et nous a séparés. Don Juan m'enleva évanouie ; lorsque je revins à moi, j'étais déshonnorée... Je n'ai pu survivre à ma honte, et le lendemain je me suis précipitée dans le Mançanarès. Que ma mort retombe sur celui qui l'a causée... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

Le cierge qui est auprès d'elle s'éteint.

DON SANDOVAL.

Je suis don Sandoval d'Ojedo : je menais à Madrid une vie de joie et de plaisir, lorsque j'ai recontré don Juan sur ma route. Il a soufflé sur moi l'esprit d'orgueil, et je suis devenu insensé... J'ai joué contre lui ma fortune, le tombeau de mes pères, le cœur de ma maîtresse ; j'ai tout perdu enfin... j'ai joué ma vie, et je l'ai perdue encore... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !..

Le cierge s'éteint.

LA STATUE.

Je suis dona Inès d'Almeida : je vivais heureuse de l'amour de don Sandoval, lorsque don Juan est venu, dès lors don Sandoval a cessé de m'aimer et m'a vendue à lui ; plutôt que d'accepter cet infâme traité, je me suis empoisonnée.. mais mon suicide est un assassinat.. Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

L'ANGE DU JUGEMENT, *une épée flamboyante à la main, descend du ciel et s'arrête à quinze piede au-dessus du cercueil.*

N'y a-t-il aucune voix qui s'élève en faveur de don Juan ?

LE COMTE DE MARANA.

Je suis le vieux comte de Marana. Seigneur, Seigneur ! ayez pitié de mon fils !

L'ANGE DU JUGEMENT.

Dieu donne à don Juan une heure pour se repentir !

L'Ange remonte au ciel et les fantômes rentrent en terre. — La statue lâche don Juan qui tombe sur le pavé de l'église.

SCENE IV.

DON JUAN, *évanoui*. SOEUR MARTHE *entrant*.

MARTHE.

Don Juan, me voilà, je suis prête à vous suivre... Don Juan, où êtes-vous? (*L'apercevant à terre et le prenant dans ses bras*) Don Juan, mon fiancé, mon époux.

DON JUAN, *revenant à lui*.

Je ne suis plus don Juan ton fiancé, je ne suis plus don Juan ton époux! je suis frère Juan le trappiste... Sœur Marthe, souvenez vous qu'il faut mourir !..

Sœur Marthe jette un cri et tombe aux pieds de don Juan.

La toile tombe.

CINQUIEME TABLEAU.

Le cloître d'un couvent de Trappistes; au milieu, une grande croix de pierre entre quatre cyprès. —Çà et là des tombes. — Aux deux côtés, deux brêches qui permettent à la vue de plonger dans la campagne.

SCENE PREMIÈRE.

DOM SANCHEZ, DON JUAN, couché sur une tombe.

DOM SANCHEZ.

Frère Juan.

DON JUAN, *relevant son capuchon.*

Me voilà.

DOM SANCHEZ.

Que faites-vous ici?

DON JUAN.

Vous le voyez, mon père, j'accomplis la plus austère des règles de notre couvent, je creuse ma propre tombe.

DON SANCHEZ.

Je vous ai cherché dans votre cellule.

DON JUAN.

Je n'ai pas pu y rester, j'étouffais entre ses murs étroits comme dans un tombeau! la nuit a été terrible, ô mon père!

DOM SANCHEZ.

Je n'ai rien entendu.

DON JUAN.

Vous dormiez.

DOM SANCHEZ.

Je priais.

DON JUAN.

J'ai voulu prier aussi, moi, puis, quand j'ai vu que je ne pouvais pas prier, j'ai voulu dormir; est-ce donc le même Dieu qui fait les nuits si calmes pour les uns et si terribles pour les autres? A peine ai-je eu les yeux fermés, qu'il m'a semblé que les murs de ma cellule s'ouvraient! Oh! le monde! le monde! pourquoi me poursuit-il quand je le fuis? mon père, le froissement du bal, les chants du festin, les rires de l'orgie, tout cela bruissait autour de moi; j'avais beau fermer les yeux, boucher mes oreilles, je voyais, j'entendais; je voyais une femme qui passait devant moi en faisant flotter au dessus de ma tête son écharpe encore embaumée du par-

fum de ses cheveux ; le bout de cette écharpe touchait mon front, et mon front brûlait ! puis une seconde passait à son tour, prenait le bouquet, qui s'était à moitié fané sur son sein ; elle l'effeuillait sur ma poitrine, et ma poitrine brûlait ; enfin, une troisième passait encore avec une guitare et elle se courbait vers moi, et il me semblait que les cordes qu'elle faisait vibrer sous ses doigts étaient les fibres les plus intimes de mon cœur ; elle chantait des paroles de plaisir, d'amour et de volupté, comme jamais je n'en ai entendu sortir d'aucune bouche humaine, je respirais une atmosphère de flammes ; j'étais étendu sur des charbons ardens. Je sautai à bas de mon lit, je me précipitai dans ce cimetière, le ciel s'ouvrait, des éclairs sillonnaient la nuit comme l'épée flamboyante de l'Archange ; oh ! du moins, le bouleversement de mon être était en harmonie avec celui des élémens ; pâle, échevelé, ruisselant de sueur et d'eau, je me crus un instant le génie de la tempête, et je mêlai l'orage de mon cœur à l'orage de la nature. Oh ! voyez ! voyez ! tous les deux ont été terribles ; et autour de moi, au dedans de moi, tout n'est que ruine !...

DOM SANCHEZ.

Ce sont les nuits d'orage qui font les jours tranquilles ; voyez, mon fils, comme le soleil est brillant, comme le jour qui a commencé si sombre va finir pur ! Il en est ainsi de la vie ; les orages du cœur ressemblent à ceux de la nature ; et les uns et les autres se calment au souffle de Dieu !

DON JUAN, *s'asseyant.*

Que Dieu souffle donc sur mon front, s'il ne veut pas qu'il se brise à l'angle de quelque tombe.

DOM SANCHEZ.

Je prierai le Seigneur de ramener le calme dans votre cœur, comme il l'a ramené dans la nature. Je prierai le Seigneur de poser le sceau de sa grâce sur votre front brûlant.

DON JUAN.

Oh! laissez là votre main, mon père, elle rafraîchit mon front, elle y ramène le calme; elle y fait naître des idées grandes en nouvelles!

DOM SANCHEZ.

Le germe de toutes ces idées naît avec nous, seulement le monde les étouffe, et la retraite les développe. Dans la solitude, Dieu parle au cœur de l'homme; dans le silence, l'homme parle au cœur de Dieu. Pour les organisations vulgaires, pour les esprits bornés, le cloître est une prison, mais pour les intelligences supérieures, c'est une sainte école où l'on apprend Dieu! Ici, rien ne viendra distraire ta pensée de cette étude sublime; tes yeux finiront par voir dans l'ombre, tes oreilles par entendre dans le silence, et l'univers se révèlera à toi depuis la plante jusqu'à l'homme, depuis l'homme jusqu'à Dieu! Alors tu verras que chaque degré de cette échelle immense qui conduit de la terre au ciel est rempli; qu'il y a autant d'êtres au-dessus de toi qu'il y en a au-dessous; et que chacun de ces êtres, excepté l'homme, dit gloire à Dieu dans l'éternité. Pendant ces nuits paisibles, où le vent murmure, où la terre exhale, où les fleurs embaument, où les étoiles brillent, tu comprendras que ce souffle, ces vapeurs, ces parfums, ces lumières, sont les voix différentes des élémens divers, et que toutes ces voix réunies forment un immense concert de reconnaissance, des choses créées envers le créa-

teur. Tu parleras avec la nature comme avec une amie, et elle te révèlera les secrets de la vie et de la mort; tu comprendras que ton corps, emprunté à des élémens périssables, doit périr comme ces élémens, et, momentanément tiré d'eux, retourner un jour à eux, tandis que l'ame qui l'animait, puisée à une source immortelle, doit remonter à cette source. Alors, vienne la mort, frère, et tu ne verras plus en elle la faux qui tue le corps, mais les ailes qui enlèvent l'ame.

DON JUAN.

Ce que tu dis là est une grande et consolante révélation, merci.

DOM SANCHEZ.

Crois, espère et prie ; c'est avec ces trois mots qu'on ouvre les portes du ciel.

Il sort.

SCENE II.

DON JUAN.

Oui, oui, mon père, c'est la sagesse divine qui me parle par votre bouche ; et tant que j'entends votre voix, je crois, j'espère et je prie ; mais dès que je suis seul, l'amour et l'orgueil, ces deux grands adversaires de l'ame, viennent me tenter. Mon Dieu, Seigneur, donnez-moi la force de leur résister.

Il s'accoude sur un tombeau et reste les yeux levés au ciel.

SCÈNE III.

DON JUAN, MARTHE.

MARTHE, *vêtue d'une robe blanche déchirée et verdie par l'herbe, les cheveux épars, passe par une brèche, et entre en scène.*

O ! le beau jardin, et comme les marguerites y poussent; j'en aurai bientôt assez pour me faire

une couronne, s'ils ne me rattrapent pas. (*Elle se cache derrière un cyprès.*) Don Juan! don Juan!

DON JUAN, *l'apercevant.*

Grand Dieu, est-ce Marthe? est-ce son ombre? Seigneur, Seigneur, donnez-moi des forces contre l'amour! Il reste immobile.

MARTHE.

D'ailleurs, s'ils courent après moi, je me cacherai comme cette nuit dans les buissons avec les chardonnerets et les rossignols; il fait froid, la nuit!

DON JUAN, *les bras étendus vers elle.*

Marthe! Marthe!

MARTHE.

Et pourtant ils chantent en se réveillant! je sais ce qu'ils chantent, moi; je suis leur sœur; ce matin, il y en avait un qui disait :

Lorsque la nuit était sans voiles,
Lorsque le jour était sans pleurs,
Quand je planais sur des étoiles,
Au lieu de marcher sur des fleurs.

(*Apercevant don Juan.*) Tiens, une statue.... elle s'est endormie au soleil..il fait bon au soleil. (*Elle s'accroupit aux pieds de don Juan.*) Le soleil vient de Dieu.

Elle rit comme un enfant.

DON JUAN.

Pauvre enfant, elle est folle!

MARTHE, *appelant.*

Don Juan! don Juan! me voilà, mon fiancé: vois comme je suis jolie, comme je suis parée, comme j'ai une belle couronne.

DON JUAN.

Prenez pitié de moi, mon Dieu! prenez pitié de moi!

MARTHE.

Et puis je suis riche, maintenant ; j'ai hérité des biens et des châteaux de ma sœur Inès, qui est morte empoisonnée.

DON JUAN

Qui t'a dit cela ?

MARTHE, *levant la tête.*

Inès, elle revient toutes les nuits, car, quoique son corps ait été déposé en terre sainte, son ame est errante ; elle aussi elle chante comme les oiseaux qui s'éveillent, mais tristement, tristement, tristement.

Mes os blanchissent sur la terre,
Je n'ai ni bière ni linceul.

Chut! la voilà... tiens, tiens... la vois-tu qui passe ?.. Oui, sœur, oui, je tirerai ton corps de cette église, pour que ton ame perdue puisse revenir le visiter... je le couvrirai de terre, puis sur cette terre, je planterai des fleurs... les fleurs poussent bien sur les tombes... Ils voulaient m'empêcher d'aller te rejoindre... Ah ! ah ! ah ! Ils ne savaient pas que j'ai des ailes..ils ont voulu me retenir, mais je me suis envolée, et j'ai ri alors. (*Commençant par rire, et finissant par sangloter.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! oh ! oh ! que je souffre, mon Dieu !

DON JUAN.

Reviens à toi, mon enfant, ma sœur.

MARTHE.

Laissez-moi, je sais de belles prières, (*S'agenouillant.*) Je vais prier.

Vase d'élection... Etoile... matinale,
Miroir... de pureté,
Vous qui priez pour nous...

Oh! je ne me rappelle plus... si je me rappelais... il me semble que je serais guérie. (*Elle porte la main à son front cherchant à rappeler ses souvenirs, puis sa physionomie indique qu'elle passe à d'autres idés.*) Allons, voilà que j'ai perdu mes fleurs; (*se relevant.*) il faut que j'en cherche d'autres, maitenant j'ai cueilli toutes celles qui sont ici. (*Elle s'éloigne en appelant.*) Don Juan, don Juan!

Sortons promptement de la ville,
Nous trouverons beau chevalier,
Près de la porte de Séville,
Un page tenant l'étrier,
D'une mule sans cavalier.
Nous voyagerons côte à côte,
Tant que terre nous portera...

La voix se perd dans le lointain.

DON JUAN, *marchant derriere elle jusqu'au cypres.*

O mon Dieu! je suis un être bien fatal aux autres et à moi-même; tout ce que je touche se brise ou se flétrit, et ceux à qui je n'ôte pas la vie perdent la raison...

SCENE IV.

DON JUAN, *appuyé contre le cypres*, DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

Ils paraissent à la brêche du fond; la nuit commence à venir.

LE MAUVAIS ANGE.

Par ici, seigneur don Josès, par ici!

DON JOSÈS, *étonné.*

Dans un cloître?

LE MAUVAIS ANGE.

Votre seigneurie n'a-t-elle jamais entendu parler d'un certain loup qui c'était fait berger?.. Voilà votre homme.

DON JOSÈS.

Sous ce costume ?

LE MAUVAIS ANGE.

Votre seigneurie a-t-elle oublié le proverbe : l'habit?..

DON JOSÈS.

Mais es-tu sûr ?

LE MAUVAIS ANGE.

Regardez.

DON JOSÈS, *s'élançant par-dessus le mur.*

Oui, je le reconnais. (*il s'approche de don Juan et arrive pres de lui, il laisse tomber son manteau et plante deux épées en terre.*) Je te trouve enfin, don Juan.

DON JUAN, *se retournant.*

C'est toi, frère, sois le bienvenu.

DON JOSÈS

Je te saluai des mêmes paroles lorsque nous nous rencontrâmes au château de Villa-Mayor ; il paraît que si j'avais oublié de t'inviter à mes fiançailles... tu avais oublié, toi, de m'inviter à ta prise d'habit... connais-tu ce parchemin ?

DON JUAN.

C'est celui que j'arrachai des mains mourantes de dom Mortès, le seigneur me pardonne !

DON JOSÈS.

Connais-tu cette signature ?

DON JUAN.

C'est celle de notre digne père... Dieu a fait un miracle, sans doute... et je l'en remercie.

DON JOSÈS.

Et sais-tu ce que contient cet écrit ?

DON JUAN.

C'est la reconnaissance de don Josès, comme fils aîné du comte et comme seigneur de Marana.

DON JOSÈS.

Tu avoues donc que je suis gentilhomme?

DON JUAN.

Oui, frère.

DON JOSÈS.

Que tu n'es que le second fils, toi?

DON JUAN.

Oui, frère.

DON JOSÈS.

Et que tu me dois hommage et respect, comme à ton aîné?

DON JUAN.

Je suis prêt à vous le rendre, monseigneur.

DON JOSÈS.

Ce n'est point cela que je veux!

DON JUAN.

Que voulez-vous?

DON JOSÈS.

Voilà deux épées... choisis.

DON JUAN.

Et pourquoi, faire?

DON JOSÈS.

Je te montre deux épées, et tu me demandes pourquoi faire ces deux épées?.. Je vais te le dire alors... parce que je te hais d'une haine de frère... parce que la terre est trop étroite pour nous porter plus long-tems tous les deux, parce que tu dois avoir soif de mon sang comme j'ai soif du tien, et qu'il faut que l'un de nous deux boive celui de l'autre.

DON JUAN.

Si ce n'est que ma vie qu'il te faut, elle est à toi... frappe...

DON JOSÈS, *prenant une des deux épées.*

Si j'avais voulu te tuer comme un chien, ou

comme une bête fauve, c'est une arquebuse que j'aurais prise, et non deux épées..... En garde! don Juan, en garde!

DON JUAN.

Frère, je te demande pardon à genoux, les yeux en larmes... le front dans la poudre...

DON JOSÈS, *le prenant sous le bras.*

Debout! hypocrite, debout!

DON JUAN.

Je t'obéis!

DON JOSÈS.

Alors je t'ordonne de prendre une de ces épées.

DON JUAN.

Adieu, frère.

DON JOSÈS.

Où va-tu?

DON JUAN

Laisse-moi aller.

DON JOSÈS.

Te laisser aller, toi!... mais tu oublies donc?

DON JUAN

Si j'avais oublié, je ne serais point ici.

DON JOSÈS.

C'est cela... et parce que lassé de vivre, repu de débauches, gorgé de sang, il te plaît de venir demander asile à un cloître, tu crois fuir le châtiment?... Et qui me vengera de toi, si je ne me venge pas?

DON JUAN.

Mon repentir.

DON JOSÈS.

Ton repentir, rendra-t-il l'honneur à ma fiancée?.. rendra-t-il la vie à mon épouse?... Que m'importe ton repentir, à moi! me rendra-t-il

mon bonheur brisé entre tes mains ?... Pourquoi ne m'as-tu pas tué comme Térésina, don Juan ? tu le pouvais, il fallait le faire ; mais non, tu n'as voulu que m'avilir... Allons donc, don Juan, du courage ! tu vois bien que je suis venu pour me battre avec toi et qu'il faut que nous nous battions...

DON JUAN.

Jamais, frère...

DON JOSÈS.

Je saurai bien t'y forcer... prends garde... ce que tu as fait, je le ferai !.. tu m'as jeté ce parchemin au visage... (*il le lui jette.*) Tiens...

DON JUAN.

Seigneur donnez-moi l'humilité.

DON JOSÈS.

Tu m'as déchiré mes habits de gentilhomme.... (*il lui déchire sa robe.*) Tiens...

DON JUAN.

Seigneur, donnez-moi la patience.

DON JOSÈS.

Tu m'as fait battre de verges par tes valets.

DON JUAN.

Don Josès, tu feras plus que tout cela : tu me feras perdre mon âme.

DON JOSÈS, *le frappant du plat de son épée.*

Tiens !

DON JUAN, *s'élançant sur l'épée.*

Ah !

DON JOSÈS.

Enfin !

Combat de quelques secondes ; enfin don Juan touche don Josès.

DON JUAN.

Frappé.

DON JOSÈS, *chancelant.*

Oui, frappé !.. le frère frappé de la main du frère... (*il tombe. Se relevant.*) Le frère mourant, maudissant le frère !.. le sang du frère sur la tête du frère...

Il expire.

DON JUAN *le regarde un instant, puis prenant son manteau et son chapeau.*

Don Josès dans la tombe de don Juan! allons, décidément... il paraît que le diable ne veut pas que je me fasse ermite.

Il s'éloigne par la même brêche que Marthe a franchie.

LE MAUVAIS ANGE, *riant.*

Démon de l'orgueil, j'avais compté sur toi.... tu ne m'as pas trompé... merci !

Il disparaît.

SIXIEME TABLEAU.

Une cellule au couvent du Rosaire ; sœur Marthe couchée sur un lit à rideaux blancs ; sœur Ursule à genoux devant une sainte image peinte à fresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOEUR MARTHE endormie, SOEUR URSULE à genoux.

UN ANGE, *entr'ouvrant les rideaux du lit.*

Pauvre créature brisée,
Qui pour briller un jour en ce monde mortel,
Comme une goutte de rosée,
Une aurore tomba du ciel.
La mère de toute clémence,
Qui ne peut oublier que tu fus notre sœur,
Voyant ton esprit en démence

Perdu dans la nuit de l'erreur,
Pour toi craint un trépas funeste,
Et m'envoie à ton lit, messager consolant,
Afin que mon souffle céleste
Rafraîchisse ton front brûlant.
Et dans cette heure qui délivre,
Son pouvoir, impuissant à te mieux secourir,
A défaut de force pour vivre,
Te rend la raison pour mourir.
Afin que ton ame choisisse,
Libre comme l'esprit doit l'être au dernier jour,
Ou des rigueurs de la justice,
Ou bien des trésors de l'amour.

L'ange referme les rideaux et disparaît derrière eux.

MARTHE, *se réveillant.*

Merci, bel ange, merci! Oh! ton souffle m'a enlevé du front un cercle de feu... Où es-tu, que je t'adore?.. Rien, rien.., Allons, c'était une dernière vision de ma folie, un dernier fantôme de ma fièvre.

URSULE.

Eh bien! ma sœur?

MARTHE.

C'est vous, Ursule...

URSULE.

Vous me reconnaissez?

MARTHE.

Oui, j'ai eu le délire, n'est-ce pas?

URSULE.

Et vous êtes sauvée; vous avez quitté le couvent, vous avez erré par les plaines et par les montagnes, exposée à la chaleur du jour, au vent glacé de la nuit... Vous ne nous donnerez plus de semblables inquiétudes, n'est-ce pas?

MARTHE.

Non, car je ne suis plus folle...

URSULE.

Quel bonheur pour notre sainte communauté à qui je vais annoncer cette bonne nouvelle !

MARTHE.

Ne vous pressez pas trop, ma sœur, car Dieu m'a rendue à la raison et non à la vie, il m'a repris ma folie, et non mon amour...

URSULE.

Que dites-vous ?

MARTHE.

Rien...

URSULE.

Vous avez un secret qui vous pèse, ma sœur.. le révérend prieur des trapistes attendait là que vous eussiez repris votre raison...

MARTHE.

Le révérend prieur des trappistes ?

URSULE.

Oui, voulez-vous que je le fasse entrer ?

MARTHE.

Oh ! à l'instant, je vous en prie, dites-lui que je ne suis plus folle, que j'ai besoin de lui parler, que je veux le voir !...

URSULE.

J'y cours !

MARTHE.

Écoutez !

On entend dans le chœur la voix des religieuses qui chantent les prières des agonissans.

LES RELIGIEUSES *derrière le rideau.*

Seigneur, ayez pitié de nous,
Sainte Vierge, priez pour elle,
Archanges, tombez à genoux.
Devant la lumière éternelle.

MARTHE, *continuant..*

Quels sont ces chants ?

URSULE.

Ceux de nos sœurs.

MARTHE.

Les prières de l'agonie !...

URSULE.

Je vais les faire cesser.

MARTHE.

Laissez, ma sœur... celle pour qui on les chante en a plus besoin que jamais...

SCENE II.

DOM SANCHEZ, URSULE, MARTHE.

DOM SANCHEZ, *entr' ouvrant la porte.*

Sœur Ursule ?

URSULE.

Ah ! vous voilà, mon père. Marthe, c'est dom Sanchez que vous désirez tant voir.

MARTHE.

Oh ! qu'il vienne !

SANCHEZ

Elle est plus calme.

URSULE.

Oui, elle peut vous entendre.

DOM SANCHEZ *a Ursule.*

Allez rejoindre vos sœurs et prier avec elles.

Ursule sort.

SCENE III.

DOM SANCHEZ, MARTHE.

DOM SANCHEZ, *approchant du lit.*

Me voici, ma fille.

MARTHE, *se laissant glisser le long du lit et tombant à genoux.*

Venez, mon père, je vous attendais.

SANCHEZ, *s'asseyant dans le fauteuil pres du lit.*

Parlez, je vous écoute.

MARTHE, *les mains jointes, s'appuie sur le bras du fauteuil.*

J'avais besoin de vous, vous êtes une des lumières de l'Église, mon père, et rien n'est caché pour vous : dites-moi, croyez-vous que ceux qui se sont rencontrés sur la terre se retrouvent dans le ciel ?

DOM SANCHEZ.

Oui, s'ils ont suivi la voie sainte.

MARTHE.

Est-il vrai encore que Dieu préfère le pécheur qui se repent au juste qui n'a jamais failli ?

DOM SANCHEZ.

Son fils bien-aimé nous l'a dit lui-même, et ce serait un crime de douter de sa parole.

MARTHE.

Mon père, vous avez dans votre couvent un homme qu'y a conduit un saint et profond repentir.

DOM SANCHEZ.

Plusieurs de nos frères sont des exemples de pénitence et des modèles de piété.

MARTHE.

Mais parmi ceux-là, n'en est-il pas un qui se fait remarquer par une pieté plus profonde et par des pénitences plus amères ?

DOM SANCHEZ.

Lequel ?

MARTHE.

N'en est-il pas un qui a quitté tout ce que la vie a de plus enivrant, pour ce que le cloître a de plus austère ? n'en est-il pas un qui a renoncé au titre de grand d'Espagne ? à une fortune royale et à l'amour d'une femme ? oh ! qui l'eût aimé éternellement !

DOM SANCHEZ.

Comment l'appelle-t-on ?

MARTHE.

Le monde l'appelait... oh ! pardon mon père ; ce nom réveille dans mon cœur tant de souvenirs !

DOM SANCHEZ.

Du courage, mon enfant. Son nom ?

MARTHE.

Don Juan de Marana.

DOM SANCHEZ, *se levant.*

Quel nom avez-vous dit, ma fille ?

MARTHE.

Vous le connaissez ?

DOM SANCHEZ.

Plût à Dien que je ne l'eusse jamais entendu prononcer !

MARTHE.

Comment ?

DOM SANCHEZ.

Malheur sur le jour où il mit le pied sur le seuil de notre couvent, car ce fut un jour maudit !

MARTHE.

Que dites-vous, mon père ?

DOM SANCHEZ.

Je dis qu'il n'a fait que passer dans notre saint asile, mais qu'il y a laissé une trace de sang.

MARTHE.

Lui !

DOM SANCHEZ.

Je dis que ce sang crie vengeance et l'obtiendra, le Seigneur fût-il trois fois miséricordieux pour le coupable , car ce sang est celui de son frère.

Marthe, qui s'est levée, retombant sur son lit.

Ah !

DOM SANCHEZ.

Mais que peut avoir de commun ce fils du démon avec vous, ma fille, qui êtes un ange de piété ?

MARTHE.

Mon père, vous m'avez dit que ceux qui suivaient la voie se rencontraient au ciel ?

DOM SANCHEZ.

Je l'ai dit.

MARTHE.

Alors, ceux qui suivent la voie impie doivent se retrouver en enfer ?

DOM SANCHEZ.

Où ils souffrent éternellement.

MARTHE.

Mais où ils souffrent ensemble !.. C'est bien, laissez-moi, mon père !..

DOM SANCHEZ.

Oh ! vous êtes encore insensée, ma fille ; revenez à vous, je vous en supplie.

MARTHE.

Don Juan perdu ! perdu à jamais ! perdu en ce monde et dans l'autre ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

DOM SANCHEZ.

Que vous importe le destin de cet homme ?...

MARTHE.

Que m'importe ? mais vous ne comprenez donc pas ? Cet homme... je l'aimais !

DOM SANCHEZ.

Vous aimiez cet homme autrement que comme un frère ? vous l'aimiez d'un amour profane ?...

MARTHE.

Je l'aimais d'un amonr éternel !

DOM SANCHEZ.

Oh! sacrilége... vous, l'épouse du Seigneur! vous, liée par des vœux!

MARTHE.

Eh! savais-je ce que je faisais en les prononçant? savais-je à quels trésors de bonheur et d'amour je disais adieu? connaissais-je le monde que je quittais pour la solitude? la terre qu'on me forçait d'échanger pour le ciel?.. Non, j'étais un enfant! on m'a traînée à l'autel, on m'a coupé les cheveux, on m'a mis un voile sur la tête, et l'on ne m'a pas dit que c'était un linceul.

DOM SANCHEZ.

Seigneur, Seigneur, détournez les yeux pour ne pas voir, les oreilles, pour ne pas entendre.

MARTHE.

Non, non, Dieu de bonté, Dieu de miséricorde, écoutez et regardez; écoutez mes cris, regardez mes larmes, et réjouissez-vous au ciel du bonheur de la terre.

DOM SANCHEZ.

Je ne puis entendre plus long-tems de pareils blasphèmes. Adieu, adieu!

Il sort.

SCÈNE IV.

MARTHE *seule.*

Oui! oui! laissez-moi seule, seule avec le désespoir et la mort. (*Se jetant sur son lit.*) Oh! oui la mort! la mort!

On entend dans le chœur le chant des religieuses.

Sauvez de la mauvaise mort,
Et de la puissance infernale,
Le coupable que le remord
Visite à son heure fatale.

Oh mon Dieu!.. oh! je sens que je meurs. Mou-

rir sans revoir don Juan ! mourir sans lui entendre dire une fois encore qu'il m'aime ! mourir en le laissant au milieu du monde où il m'oubliera, où il en aimera une autre ! Oh ! mille ans de mon éternité pour un jour passé près de don Juan !

LE MAUVAIS ANGE, *soulevant le rideau.*

C'est une marché qui peut se faire.

MARTHE, *épouvantée.*

Qui me parle ?

LE MAUVAIS ANGE.

Celui que tu as appelé.

MARTHE.

Que viens-tu faire ?

LE MAUVAIS ANGE.

N'as-tu pas offert mille ans de ton éternité pour un jour passé près de don Juan ?

MARTHE.

Oui.

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien ! j'accepte.

MARTHE.

Mais il n'y a qu'avec Dieu, ou avec Satan qu'on puisse faire un pareil pacte ?

LE MAUVAIS ANGE.

Je viens au nom de l'un d'eux : que t'importe lequel, pourvu que la chose se fasse ?

MARTHE, *frissonnant.*

Tu es le mauvais esprit... Oh ! oh !

LE MAUVAIS ANGE.

Marthe, tu as encore cinq minutes à vivre.

MARTHE.

Tu as raison, je ne vois plus, et j'entends à peine.

LE MAUVAIS ANGE.

Marthe, tu ne reverras jamais don Juan.

MARTHE.

Je veux le revoir... oui... oui, je le veux à tout prix!

LE MAUVAIS ANGE.

Rien de plus facile.

MARTHE.

Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE.

Signer ce papier.

MARTHE.

Que contient-il?

LE MAUVAIS ANGE.

Le pacte proposé.

MARTHE.

Mille ans pour un jour!

LE MAUVAIS ANGE.

Pas une minute de plus, pas une seconde de moins, il serait nul s'il n'était exact; nous sommes gens d'honneur, en enfer!

MARTHE.

Et quand le reverrai-je?

LE MAUVAIS ANGE.

Le voilà qui frappe à la porte du couvent.

MARTHE.

Oh! je serai morte avant qu'il n'entre dans cette chambre!

LE MAUVAIS ANGE.

Qu'importe, si tu ressuscites quand il y sera entré?

MARTHE.

Donne-moi la plume.

LE MAUVAIS ANGE.

Attends.

Il lui pique le bras avec la plume de fer, le sang coule.

MARTHE.

Ah!

LE MAUVAIS ANGE.

Ce n'est rien, signe.

MARTHE.

En aurai-je la force? Ah! (*Signant.*) ah! je me meurs!

Elle laisse tomber la plume.

LE MAUVAIS ANGE.

Il est, ma foi, bien heureux que son nom n'ait eu que deux syllabes. Ah! ah! ah! chacun son tour, mon bon ange.

Il disparaît.

CHOEUR DE RELIGIEUSES.

Ame chrétienne monte aux cieux,
Séjour du bonheur sans mélanges;
Le Seigneur te garde, aux saints lieux,
Une place parmi les anges.

MARTHE.

Ah! don Juan! don Juan! (*En faisant un dernier effort elle cache sa figure avec ses cheveux.*) A toi mon dernier soupir! à toi ma dernière pensée!

Elle meurt.

SCÈNE V.

SOEUR MARTHE *morte*, SOEUR URSULE, UN TRAPPISTE.

URSULE, *ouvrant la porte.*

Entrez mon père, puisque c'est dom Sanchez qui vous envoie à sa place, il faut que vous soyez comme lui un saint homme.

DON JUAN.

En m'offrant pour cette tâche sacrée, j'ai plus compté sur mon zèle que sur mes mérites, mais Dieu m'aidera. Ma sœur, laissez-nous.

URSULE.

Et cette tâche vous sera facile, mon père, car

c'est un ange que vous avez à conduire au ciel.

DON JUAN, *rejetant son capuchon en arriere.*

Amen !

SCENE VI.

DON JUAN, MARTHE.

DON JUAN.

Allons, la chose est en bon train, me voilà dans le bercail... et Hussein m'attend au bas de cette fenêtre... (*S'approchant du lit.*) Diable! il me semble que la pénitente de don Sanchez n'est point malade de vieillesse.. Ma sœur... elle ne me répond pas, ma sœur... évanouie, sans doute.. (*Lui touchant la main.*) Glacée, morte... Pauvre enfant, si jeune, morte dans un cloître, sans avoir goûté la vie, sans avoir connu l'amour!.. Trésor enfoui, diamant perdu!.. pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée joyeuse et florissante au milieu du monde, au lieu de te trouver pâle et froide sur ton lit mortuaire?.. je t'aurais aimée, car tu devais être jolie : de si beaux cheveux ne peuvent cacher qu'un beau visage... (*Écartant les cheveux.*) Mon Dieu!.. oh! non... ce n'est pas possible... ce sont ses traits, c'est elle... c'est Marthe!.. Marthe, froide... inanimée, morte!.. Ah! don Juan!.. quel mauvais esprit as-tu donc irrité, que depuis quelques jours rien ne te réussisse et que tout aille au pire? à qui t'adresser; maintenant que tes péchés t'ont brouillé avec Dieu, et tes remords avec Satan?.. Oh! il y a cependant eu pour moi un tems de bonheur où mes désirs s'accomplissaient avant d'être formés, où ma volonté avait la baguette d'une fée, où un palais enchanté se fût élevé sur ma route pour me donner l'hospitalité pendant une nuit!.. Ai-je donc perdu sans le savoir quel-

que amulette précieuse, quelque talisman souverain? ou plutôt n'est-ce pas que depuis que mon père a reconnu don Josès, il y a une malédiction sur moi?.. Autrefois, t'eussé-je perdue vivante, et t'eussé-je retrouvée morte, prêtre pour la tombe, je crois que je n'aurais eu qu'à dire : Je veux qu'elle vive, et l'âme, à moitié chemin du ciel, serait redescendue sur la terre... Marthe! Marthe!... ma bien aimée!... (*il se penche sur elle, et reculant tout-à-coup.*) Ah! il m'a semblé sentir un mouvement... Elle se lève... (*La regardant se lever et s'assoir sur son lit.*) Marthe!.. (*Saisissant vivement sa main.*) Toujours froide, toujours morte... Marthe, parle-moi, je t'en supplie, ou je ne pourrai pas croire que tu vis! Oh! un mot, une parole!

MARTHE, *lentement.*

Don Juan.

DON JUAN.

Ah! ma fortune ne m'a pas abandonné, je suis toujours moi, je suis toujours l'heureux et le puissant! O Marthe! cette fois tu es à moi, et ni l'enfer ni le ciel ne t'arracheront plus de mes mains. (*Courant à la fenêtre et l'ouvrant.*) Hussein, Hussein!

HUSSEIN.

Monseigneur!

DON JUAN.

Les chevaux sont-ils prêts?

HUSSEIN.

Oui, monseigneur.

DON JUAN.

L'échelle de cordes?

HUSSEIN.

La voilà.

D. JUAN, *l'assujétit, à la fenêtre, se retourne et trouve Marthe debout.*

Allons, ma bien-aimée, l'amour, le bonheur, l'avenir, tout est à nous. Es-tu prête? veux-tu venir?

MARTHE, *lentement et froidement.*

Allons! (*l'heure sonne*) Écoutez! (*Elle compte.*) Minuit!

Pendant que don Juan la reconduit vers la fenêtre, la toile tombe.

SEPTIÈME TABLEAU.

Un vieux château en ruines donnant sur un lac, derrière lequel s'élèvent de hautes montagnes. Il fait nuit, et le théâtre n'est éclairé que par la lumière de la lune et des étoiles.

SCENE PREMIERE.

DON JUAN, MARTHE, entrant au milieu des ruines.

DON JUAN.

Vive Dieu! voilà une manière de voyager dont je n'avais pas l'idée, cent cinquante lieues en vingt heures! il paraît que le diable avait quelque course pressée à faire, et que pour ménager ses jambes, il sera entré dans le ventre de mon cheval. Cent cinquante lieues sans s'arrêter, sans qu'un poil de son corps se mouille, sans que le feu lui sorte par les naseaux et le sang par les yeux!... Oh! il y a magie là-dessous. (*Se retournant et regardant autour de lui.*) En tout cas, si mon cheval a fait preuve de vitesse dans la route, il me semble avoir singulièrement manqué de jugement pour le choix de l'auberge. — Tu dois

être écrasée de fatigue et mourir de faim, pauvre enfant!... puis, il faut que nous changions de costume, nous ne passerons pas toujours par des montagnes nues et des landes désertes, et si nous ne voulons pas être reconnus ou arrêtés, il faut changer ces habits religieux contre d'autres, quels qu'ils soient. Ce diable de château n'a l'air d'être habité que par les chouettes et les orfraies!... Holà! quelqu'un! Il y a un très-bel écho, mais voilà tout... Ecuyers!.. camérières!.. Personne... Allons, décidément, je crois que le mieux est de remontrer sur le dos d'Ali, et de chercher quelque autre gîte.

MARTHE, *étendant la main.*

Attendez!

Des femmes entrent par la porte à droite, et des valets par la porte à gauche.

DON JUAN.

Ah! il parait que vous avez tout pouvoir en ces lieux, ma belle châtelaine?

MARTHE.

C'est un vieux manoir de famille qui appartenait à ma sœur Inès.

DON JUAN.

Charmante propriété! et don le châtelain actuel me paraît faire les honneurs avec une merveilleuse courtoisie.

MARTHE.

Don Juan, vous pouvez suivre ces écuyers avec la même confiance que je vais suivre ces femmes; vous me retrouverez ici.

DON JUAN.

Vous me le promettez, Marthe?...

MARTHE.

Je vous le jure.

DON JUAN, *s'éloignant, à gauche, avec les écuyers.*

Allons, mes maîtres !.. à moi vos plus riches et vos plus élégans habits !

MARTHE, *s'éloignant, à droite, avec les femmes.*

Allons mes sœurs.... à moi la plus simple et la dernière parure !

Tandis que don Juan sort d'un côté et Marthe de l'autre, le mauvais Ange sort lentement de terre, au milieu du théâtre.

SCÈNE II.

LE MAUVAIS ANGE, seul.

Va vêtir tes habits de fête,
Et toi ton funèbre linceul ;
Mais, à votre hymen qui s'apprête,
Je ne dois pas assister seul !
Il vous faut de joyeux convives,
Il vous faut des lumières vives :
Allumez-vous donc feux d'enfer !
Et vous, morts, reprenez la vie
Qui vous fut lâchement ravie,
Par l'eau, le poison, ou le fer.
Mais laissez, dans vos tombes vides,
Vos suaires aux plis mouvans
Et couvrez vos membres livides
De la parure des vivans ;
Faites briller à vos fronts pâles,
Depuis la couronne d'opales,
Jusqu'à la couronne de fleurs ;
Et noble dame ou bachelette,
Couvrez vos faces de squelette
De masques joyeux et menteurs.
Satan permet que, pour une heure,
Vos fantômes peuplent la nuit,
Et que cette sombre demeure
S'emplisse de joie et de bruit.

Sa voix vous parle par ma bouhe :
Levez-vous de la froide couche
Où le ver du cercueil vous mord,
Et le cœur éteint, l'œil atome,
Venez, pâles feuilles d'automne.
Que roule le vent de la mort.

A ce dernier vers les fantômes apparaissant lentement par les deux corridors latéraux, dont les grilles s'ouvrent toutes seules et par la porte du fond : puis lorsqu'ils se sont joints sur le devant de la scène, don Juan sort de la porte par laquelle il était entré. Il est magnifiquement habillé.

SCÈNE III.

DON JUAN, LES FANTOMES.

DON JUAN.

Sur mon honneur! je n'ai jamais vu valets de chambre plus silencieux passer à un gentilhomme de plus magnifiques habits! il paraît que le seigneur de céans est juste de ma taille. —Ah! ah!.. mais il veut que la fête soit entière : bal masqué, buffet splendide, lumières éblouissantes. Vraiment! si notre valeureux Gonzalve n'avait chassé les Maures de notre belle terre d'Espagne, le croirais que le calife Abd-Alrahman me fait se honneurs de son harem. (*A une femme qui se trouve près de lui.*) Voyons, ma gracieuse odalisque, voulez-vous de moi pour votre sultan?

LE MASQUE.

Certes; où en trouverais-je un plus galant, plus loyal et surtout plus fidèle?

DON JUAN

Fidèle!... allons, je vois que tu me connais, beau masque; car mes amours durent aussi longtems que la vie.

LE MASQUE.

De celles qui meurent pour toi, n'est-ce pas?

DON JUAN.

Oh tu te trompes car alors leur mémoire leur survit et se grave éternellement dans mon cœur.

LE MASQUE.

Oui, au point que si par un prodige tu les revoyais au bout de huit jours tu ne reconnaîtrais plus leur visage!

DON JUAN.

Je ne sais si je t'ai jamais aimé, beau masque; mais, si cela est, fais-en l'épreuve, et tu verras.

LE MASQUE.

Tu réponds de me reconnaître?

DON JUAN.

Quand je ne t'aurais vu qu'une minute.

LE MASQUE.

Tu le veux?

DON JUAN.

Je t'en prie.

CAROLINA, *se démasquant.*

Eh bien! regarde!

Carolina! CAROLINA.

Allons, ta mémoire est plus fidèle que je ne croyais. C'est bien. (*Elle glisse sur une planche mobile qui l'entraîne dans un des corridors.*) Au revoir, don Juan, au revoir!

DON JUAN.

Carolina! (*Il veut la suivre, mais la grille du corridor se ferme.*) Ça, suis-je bien éveillé, ou tout ce qui m'arrive depuis trois jours n'est-il qu'un songe?

UN SECOND MASQUE *lui prenant le bras.*

Non, mon beau gentilhomme, c'est une réalité.

DON JUAN.

Illusion ou réalité, je ne me plains que d'une chose, c'est qu'elle m'échappe!

LE MASQUE

Toujours le même, don Juan?

DON JUAN.

Toujours homme de sensations avant tout; il m'en faut, quelles qu'elles soient, je ne puis vivre sans elles et quand le plaisir me manquera, je crois que je chercherai la douleur.

LE MASQUE.

Et tu la trouveras, sois tranquille!

DON JUAN.

Ce ne sera pas sur tes traces, je l'espère?

LE MASQUE,

Peut-être!

DON JUAN.

Eh bien! soit! si tu es assez belle pour qu'il y ait compensation.

LE MASQUE.

On m'a dit souvent que j'étais la perle de Séville, et Séville est les diamant de l'Andalousie.

DON JUAN.

Fais-m'en juge, et si tu es telle que tu dis, je te suivrai.

LE MASQUE.

Partout?

DON JUAN.

Jusqu'en enfer!

LE MASQUE.

C'est parole donnée?

DON JUAN.

Sur l'honneur!

VITTORIA, ôtant son masque.

Eh bien! juge!

DON JUAN.

Vittoria !

VITTORIA, s'enfonçant en terre.

A bientôt, don Juan, à bientôt !

DON JUAN, veut la suivre. Des flammes sortent.

C'est bien ! attends-moi ; tu as pris le bon chemin pour me revoir, Vittoria ! et je suis plus sûr de ne pas manquer à ma parole que si tu étais montée au ciel !

Deux masques s'approchent de don Juan par derrière et lui prennent les deux bras.

LE MASQUE, à gauche de don Juan.

Don Juan, je t'aime !

LE MASQUE, de droite.

Don Juan, je te déteste !

LE MASQUE de gauche.

Don Juan, tu es le plus beau, le plus séduisant cavalier qu'il y ait sous le ciel !

LE MASQUE de droite.

Don Juan, tu es l'homme plus perdu et le plus infâme qui ait habité sur la terre !

DON JUAN.

Ne vous disputez pas, mes jalouses, car vous avez raison toutes deux !..

LE MASQUE DE GAUCHE.

Suis-moi, don Juan, je te conduirai dans mon palais de cristal ; tu marcheras sur un sable d'or, et tu n'auras qu'à te baisser pour ramasser les perles et cueillir le corail.

LE MASQUE DE DROITE.

Moi, don Juan, mes domaines sont des landes arides et des bruyères sauvages, et les seules visites que j'y reçois sont celles des sorcières et des bohémiennes qui viennent à minuit y cueillir la

jusquiame et la belladonne, cette fleur des philtres et ce fruit des empoisonnemens.

LE MASQUE DE GAUCHE.

J'habite le Mençanarès aux rives embaumées, et lorsque je lève la tête audessus des eaux, les orangers et les lauriers-roses me jettent leurs fleurs pour que je m'en fasse une couronne.

LE MASQUE DE DROITE.

Moi, j'habite les champs désolés où l'on jette les cadavres des suicidés, et lorsque je parcours mon domaine, marchant triste et pâle sur des ossemens, les seules fleurs qui pleuvent sur ma tête sont les flocons de neige qui descendent du ciel.

D. JUAN, quittant le bras du masque qui a parlé le dernier.

Décidément, mon ondine, toutes mes sympathies sont pour vous, car vous me paraissez plus tendre et sursout moins mélancolique que votre compagne.

LE MASQUE DE DROITE.

Mais si, toute triste et sauvage que je suis, j'étais plus belle qu'elle?

DON JUAN.

Alors, je vous aimerais toutes les deux, afin d'épouser à la fois toutes les voluptés de la vie... Acceptez-vous le traité, mes déesses?

TÉRESINA *se démasquant*

Voici ma réponse.

DON JUAN.

Térésina, je m'en doutais! (*à Inés.*) Et toi, tu es Inès, n'est-ce pas? (*Inés se démasquant*) Je te retrouve; tant mieux! (*Saisissant son domino*) Cette fois, tu ne m'échappperas pas.

Énès, *lui laissant le domino entre les mains.*

Insensé!

TÈRÉSINA.

A ce soir, don Juan! à ce soir.

INÈS.

Dans une heure, don Juan, dans une heure!

Les deux femmes glissent sur une planche qui les entraîne toutes deux dans la coulisse à droite du spectateur.

DON JUAN.

Suis-je donc dans l'île des prodiges et des illusions? est-il possible qu'un homme vivant voie de pareilles choses autrement qu'en rêves?.... Suis-je bien éveillé? voyons... et ce qui m'entoure a-t-il un corps ou n'est-ce qu'une ombre? Ceci est-il un mur? (*Il touche le mur et successivement les objets qu'il nomme*) Ceci est un dressoir, ceci une coupe.

UN SERVITEUR *voyant don Juan une coupe a la main.*

Que voulez-vous que je vous verse, monseigneur?

DON JUAN.

De l'eau.

Le serviteur verse. En se moment un homme enveloppé d'un manteau s'approche de lui par derrière.

D. JUAN portant la coupe à sa bouce et l'écartent aussitôt.

Qu'est-ce que cette eau?

L'HOMME AU MANTEAU

Les larmes que tu as fait répandre.

D. JUAN, jetant l'eau en tendant la coupe.

Du vin! Le serviteur verse

D. JUAN, porte la coupe à sa bouche aussitôt.

Qu'est-ce que ce vin?

L'HOMME AU MANTEAU.

Le sang que tu as fait couler.

D. JUAN, laissant tomber la coupe.

Et toi, qui es tu ?

D. SANDOVAL, écartant son manteau et montrant sa chemise ensanglantée.

Don Sandoval d'Ojedo

DON JUAN.

Je croyais t'avoir mieux tué— Qu'as-tu fait de ton épée ?

DON SANDOVAL

Je l'ai laissée tomber au moment où la tienne m'a traversé la poitrine.

D. JUAN.

Eh bien ! va la chercher, et reviens.

DON SANDOVAL.

Es-tu donc las d'attendre la justice divine ?

DON JUAN.

Oui, car j'en entends éternellement parler, et je ne la vois jamais venir... Ecoute, Dieu m'a donné une heure ponr me repentir... je lui donne un quart-d'heure pour me foudroyer.

DON SANDOVAL.

C'est juste ! (S'éloignant.) Celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

Il sort.

SCÈNE IV.

DON JUAN, seul, puis MARTHE.

DON JUAN.

C'est bien, je ne sais si c'est à moi que s'appliqua le divin proverbe... mais ce dont je puis répondre, c'est que le fer qui me passera au travers du cœur, ne le sentira pas trembler... (*Marthe entre avec une longue robe blanche et une couronne de roses blanches sur la tête.*) Ah ! vous voilà Marthe, ange sauveur de ma vie.. venez à moi.. Pourquoi m'avez-vous abondonné au milieu des magies, des spectres

et des prestiges qui m'environnent ? et pourquoi vous-même venez-vous me retrouver avec cette robe et cette couronne ?

MARTHE.

C'est la couronne de l'innocence, Don Juan, n'en soyez pas jaloux, c'est la robe du cercueil, ne me l'enviez pas !

DON JUAN.

Vous deviez vous préparer pour le lit nuptial et non pour la tombe ; il ne s'agit pas de funérailles, mais de noces. Des larmes, soit, mais des larmes de bonheur, d'ivresse et de felicité !

MARTHE.

Eh bien ! don Juan, je puis encore verser de pareilles larmes, et cela dépend de vous.

DON JUAN.

Que voulez-vous ? que demandez-vous ? mon cœur mon amour, ma vie !

MARTHE.

Votre repentir...

D. JUAN.

Mon repentir ! je l'ai offert à Dieu, et il l'a repoussé. Moi, me repentir ! et de quoi ? d'avoir été heureux et de l'être encore ? me repentir de vous avoir aimée et de m'être fait aimer de vous ? Oh ! non, pour me repentir il faudrait que je n'eusse pas devant les yeux Marthe, ma toute chérie !.. que je ne visse pas s'ouvrir devant moi l'avenir enchanté de son amour : il faudrait qu'en étendant les bras, je te sentisse m'échapper, comme les fantômes de ma fièvre ou de ma folie, que j'ai déjà oubliés, ou plutôt que je n'ai jamais vus.

MARTHE.

Tu as oublié ces fantômes ? oh ! malheur à toi ! car ces fantômes sont ceux de tes victimes ! Don Juan,

si perdu que tu sois, je n'aurais pas cru que tu pouvais oublier Carolina, dom Mortès, Vittoria, Sandoval, Térésina, Inès ma sœur et don Josès ton frère.

D. JUAN.

Marthe!! qui t'a dit ces secrets de sang?

MARTHE.

Les morts savent tout, don Juan.

D. JUAN.

Les morts!

MARTHE.

Oui, regarde-moi : mes yeux sont ouverts, c'est vrai, mais la flamme de la vie y est éteinte, mon cœur est toujours dans ma poitrine, mais il a cessé de battre. Mais mes mains peuvent encore se joindre et te supplier, mais elles sont froides et glacées comme le marbre! pouvais-tu t'y tromper, don Juan, et prendre pendant tout un jour la mort pour la vie?

D. JUAN.

Oh! mais cela ne se peut pas, et tu voudrais me faire croire à un prodige pour m'échapper encore, comme tu l'as déjà fait. Oh! Marthe! Marthe, tu ne m'aimes pas, tu ne m'a jamais aimé.

MARTHE.

Je ne t'ai jamais aimé, don Juan! je ne t'ai jamais aimé! oh! mais j'étais un ange du Seigneur, et, par amour, j'ai perdu mon auréole pour toi : je suis devenue une femme, je suis descendue du ciel sur la terre, et par amour j'ai perdu la raison pour toi; je pouvais être une sainte et reconquérir le ciel, et par amour j'ai perdu le ciel pour toi. Et ce n'est pas tout: au moment de ma mort, pour te revoir encore, pour te revoir une fois, pour te revoir un jour, j'ai donné mille ans de mon éternité. Sois heureux, don Juan, je suis tombée de si haut et je suis arrivée si bas, que l'œil humain ne peut pas mesurer ma chûte: sois

fier, car tu as dit un jour que tu voulais effacer la renommée de Don Juan Tenorio : sois fier, don Juan de Marana, car tu as fait plus que lui ! lui n'avait séduit que des femmes, et toi tu as perdu un ange.

D. JUAN.

Un ange! oui, j'aurais dû m'en douter à ta voix, à ton visage, à ton parfum du ciel. Oui, tu es un ange, et tu es lasse de la terre, n'est-ce pas ? et tu regrettes tes splendeurs divines, et tu te crois morte parce que tu vis de notre vie à nous? Eh bien, Marthe, je te rendrai le ciel que tu as perdu, je suis déjà plus qu'un homme, puisqu'un ange m'a aimé. Marthe un mot de toi, et je serai l'égal d'un Dieu.

MARTHE.

Malheureux! tu parles de félicités célestes, et à peine s'il te reste quelques instans pour échapper aux flammes infernales!

D. JUAN.

Quelques instans de bonheur divin valent mieux qu'une éternité de félicités humaines.

MARTHE.

Mais ne vois-tu pas ces lumières qui s'éteignent ?

D. JUAN.

Le plus beau moment d'une fête nuptiale est celui où l'on souffle les flambeaux.

MARTHE.

Regarde ! écoute !

D. JUAN.

Quel est ce bruit ? quel est ce changement ?

MARTHE.

Ne vois-tu pas que nous sommes enfermés dans un sépulcre, sans portes, sans issues ?

D. JUAN.

Tant mieux ! personne ne tentera de nous y suivre.

MARTHE.

La mort entre partout! (Elle tombe à genoux.) Don Juan, au nom du séjour bienheureux où, dans mille ans, nous pouvons nous retrouver ensemble; au nom de ton père, qui est le seul homme qui prie pour toi au ciel : en mon nom, à moi, qui suis la seule femme qui prie pour toi sur la terre, repens-toi, don Juan, repens-toi!

DON JUAN.

Marthe, Eve n'était pas si belle que toi, et Adam a perdu le paradis pour elle.

MARTHE.

Malheureux! malheureux!

D. JUAN.

Marthe, Marthe, ma bien-aimée!

MARTHE, jetant un cri.

Ah!

l'heure sonne.

D. JUAN.

Qu'as-tu?

MARTHE.

Minuit!

D. JUAN.

Nous achevons un jour de bonheur, et nous entrons dans un jour heureux. (L'heure continue à sonner.)

MARTHE, s'affaiblissant à mesure que l'heure sonne.

Ce jour, c'est le dernier : cette heure, c'est la dernière! don Juan, repens-toi! repens-toi!

D. JUAN.

Demain!

MARTHE.

Je meurs! Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de lui!

D. SANDOVAL, paraissant derrière le tombeau une épée flamboyante à la main.

Me voilà, Don Juan!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

D. JUAN, furieux.

Sandoval!.. tu prends mal ton heure.

D. SANDOVAL.

Es-tu prêt?

D JUAN.

Toujours...

D. SANDOVAL.

En garde, donc! (Ils se battent.)

D. JUAN, blessé.

Enfer! (Sandoval disparaît.) Disparu, et moi, blessé. (Il chancelle.) blessé à mort! Marthe, Marthe, ah! malédiction!

LE MAUVAIS ANGE, paraissant à gauche du spectateur.

Vengeance!

LE BON ANGE, paraissant à droite.

Miséricorde!

L'ANGE DU JUGEMENT, descendant du ciel.

Justice!

Ces trois mots écrits en lettres de feu aux deux côtés et derrière le tombeau, forment un triangle de flammes qui enferme les corps de Marthe et de don Juan.

La toile tombe.

FIN.